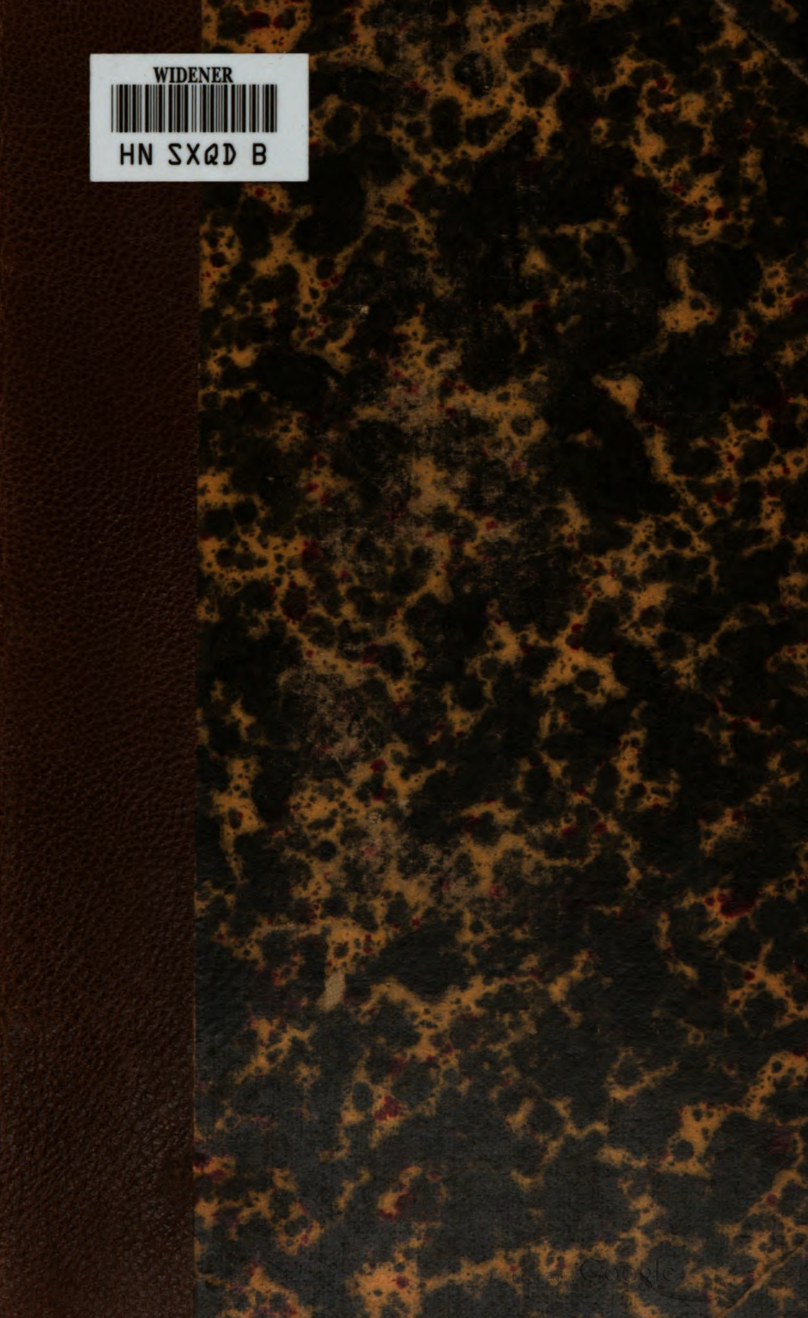
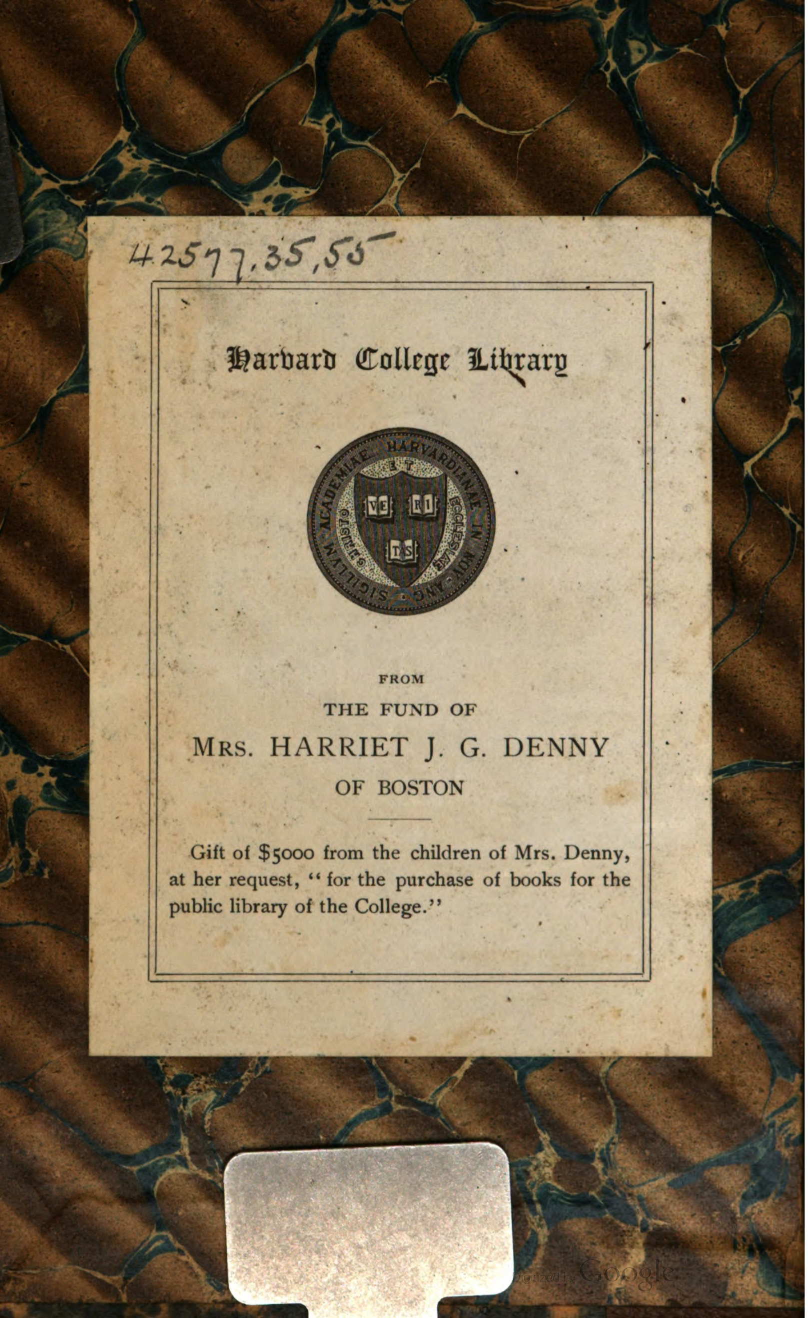
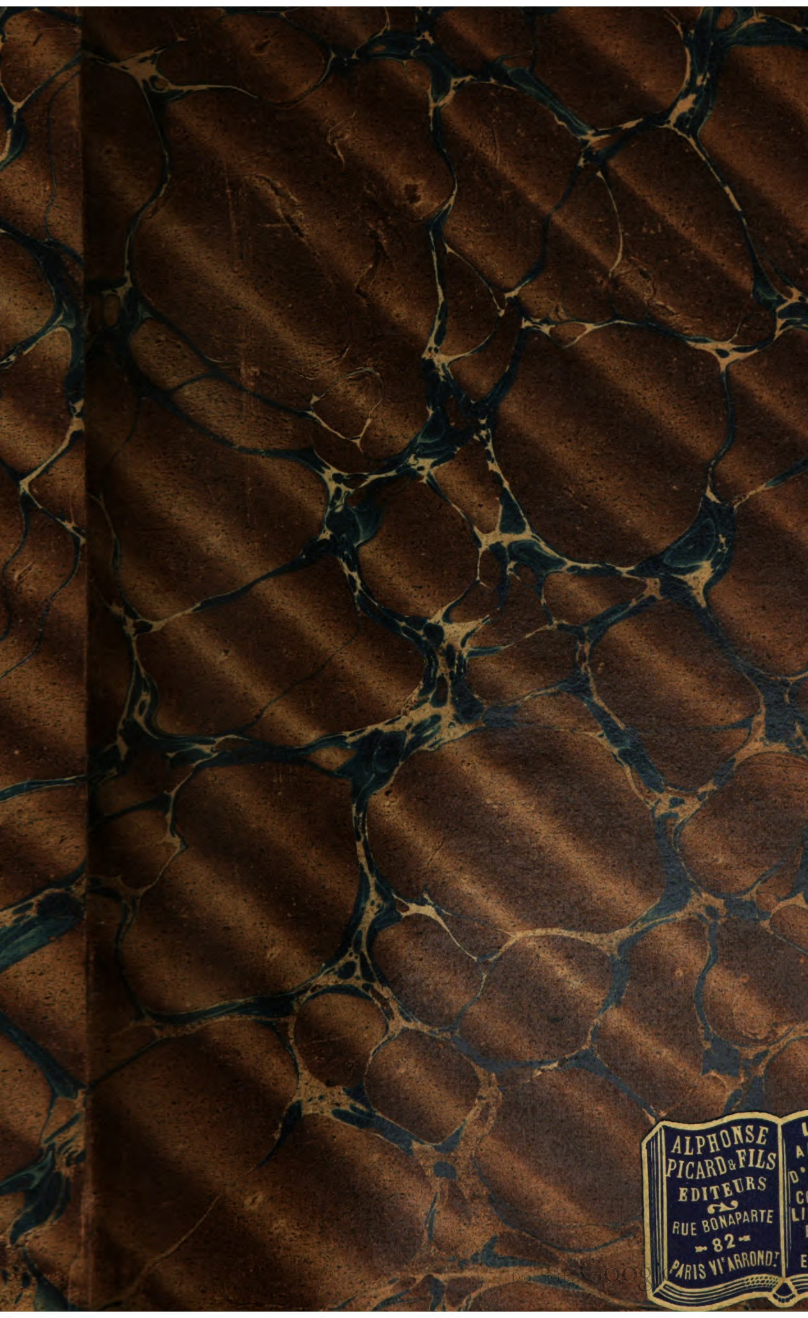

WIDENER
HN SXQD B



Harvard College Library
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND.t

LE PETIT-FILS

DE

PIGAULT-LEBRUN

RÉPONSE AU

FILS DE GIBOYER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRES-ÉDITEURS

E. DENTU
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17
GALERIE D'ORLÉANS

HUMBERT
RUE BONAPARTE, 43
et
RUE Ste-MARGUERITE, 30

1863

LE PETIT-FILS

DE

PIGAULT-LEBRUN

PARIS, LIBRAIRIE. — HUMBERT, IMP. A MIRECOURT.

LE PETIT-FILS

DE

PIGAULT-LEBRUN

RÉPONSE AU

FILS DE GIBOYER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT, pseudon.
C. J. B. Jacquot.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRES-ÉDITEURS

E. DENTU
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17
GALERIE DORLÉANS

HUMBERT
RUE BONAPARTE, 43
et
30, RUE Ste-MARGUERITE

1863

AU LECTEUR

Ceci devait être d'abord une brochure. J'en ai fait un livre pour avoir mon franc-parler sur tout, sans être obligé de me quereller avec le timbre.

E. de M.

I

Vers 1840, M. Émile Augier écrivait à un de nos comédiens célèbres, une lettre devenue précieuse, et qui est tombée, je ne sais comment, entre les mains d'un amateur d'autographes.

L'académicien futur demandait dans le style le plus humble qu'on daignât lire le manuscrit d'une de ses premières pièces, et la lettre se termine par ces mots :

Je n'ai d'autre titre à faire valoir près de vous que celui d'être le petit-fils de Pigault-Lebrun.

Si cela pouvait être une recommandation

aux yeux de l'illustre artiste, qu'un sentiment de discrétion m'empêche de nommer, je l'ignore. En tout cas, ce n'en est pas une pour les cléricaux, dont M. Émile Augier insulte si grièvement la phalange. Ce n'en est pas une pour moi, qui estime et respecte profondément ceux que l'auteur traîne aux gémonies.

II

Examiné comme écrivain, dit la *Biographie universelle*, Pigault-Lebrun, au point de vue moral, ne saurait esquiver un blâme immense. Il a subi, objectera-t-on, l'action d'un siècle perverti; mais d'abord, c'est déjà un acte gravement répréhensible que de servir selon son goût un public corrompu, et, ne fût-ce qu'à ce titre, il mérite à bon droit une censure sévère. Ses tableaux, ses récits ont certainement popularisé les

mœurs faciles, l'amour effréné du plaisir, les désordres précoces, qui bientôt étiolent, énervent, non-seulement l'individu, mais encore les nations, et qui, par la voix du sensualisme que divinise Pigault, amènent les masses à la bassesse, à l'hypocrisie, à l'esprit d'intrigue, à l'ambition sans frein et à la cupidité.

Nous ne balançons donc pas à mettre ce romancier au nombre des auteurs les plus funestes, qui aient jamais encouragé, secondé et développé par leurs écrits les tendances perverses du public.

III

Il faut l'avouer, je pardonnais presque à M. Émile Augier son aïeul, parce que le petit-fils me semblait suivre une route diamétralement opposée à celle du grand-

père, dont les romans irréligieux et impudiques ont empoisonné la France.

La Cigüe, pierre fondamentale de la réputation du jeune auteur, est une œuvre délicate et charmante, qui a remis subitement en vogue la comédie de mœurs en vers, exilée du théâtre par l'invasion du romantisme. M. Émile Augier, sous le manteau d'une fable athénienne, y flagelle avec une verve piquante, avec un esprit de bon aloi, la sottise et l'outrecuidance des jeunes vieillards de notre époque. *L'homme de bien* et *l'Aventurière*, qu'il a fait jouer ensuite, sont deux pièces très-morales. *Gabrielle* lui a valu le prix Monthyon. C'est la fille honnête et sage des sentiments de l'écrivain que j'ai connu à cette époque.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Je ne puis croire que le cynisme abject,

que l'impiété sale, immonde, qui ont dicté *l'Enfant du carnaval,* — *la Folie espagnole,* — *Mon oncle Thomas,* — *Monsieur Botte* et tant d'autres abominables livres, dont j'aurai à parler plus loin, aient pu tenter un seul instant, comme gloire et comme renommée, le petit-fils de Pigault-Lebrun.

M. Émile Augier a le caractère loyal et l'âme honnête.

Il ne sommeillait pas hypocritement sur les fleurs de la morale et de la décence pour se réveiller plus tard dans les broussailles démocratiques et dans le bourbier du sarcasme voltairien.

J'affirme qu'il a reçu de mauvais conseils.

Il a cédé à quelque influence compromettante. La comédie du *Fils de Giboyer* ne lui ressemble en aucune sorte. Elle n'a ni son esprit ni son style.

Quel est ce mystère?

Je ne cherche pas à deviner le secret de l'auteur. Mais qu'il prenne garde ! On ne doit prêter sa plume à personne par faiblesse, par inconséquence ou par flatterie. Rien n'était plus dangereux sous le premier empire, et cela pourrait bien n'être pas toléré longtemps sous le second.

M. Émile Augier, en lisant quelques détails historiques, dont j'ai fait très à propos la découverte, pourra facilement s'en convaincre.

Quoi qu'il en dise, la biographie est utile. C'est à moi de le lui prouver.

IV

Pigault-Lebrun était en Westphalie à la cour du roi Jérôme, qui l'avait nommé lecteur et bibliothécaire.

Il mena là, jusqu'en 1811, une vie selon ses goûts, vie de causerie, d'orgies et de plaisirs faciles, narguant et aidant le prince à narguer l'étiquette en pleine Allemagne.

Or, il arriva que Jérôme se sentit la velléité de prendre à l'égard de son frère des airs d'indépendance. Pigault-Lebrun s'avisa de tenir la plume pour Sa Majesté westphalienne. Il lui fit la minute d'une épître très-irrévérencieuse, que Jérôme transcrivit de sa main, en réponse à une verte missive de l'empereur.

Dans cette missive, le maître disait entre autres choses :

« Mon frère Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, tout me prouve que mes conseils, mes instructions, mes ordres font à peine de l'impression sur vous. Les affaires vous ennuient, la représentation vous fati-

gue. Sachez que l'état de roi est un métier qu'il faut apprendre, et qu'il n'y a pas de souverain sans représentation.

» Vous aimez la table, la table vous abrutira. Faites comme moi, restez à table une demi-heure.

» Le prince de Paderborn, que je vous ai donné pour aumônier, écrit à mon ministre des cultes que vous ne vous entretenez jamais avec lui d'affaires ecclésiastiques. C'est mal, il faut vous occuper de religion. Vous avez relégué votre chambellan Merfeldt à Hanovre, parce que, lui avez-vous dit, ses continuelles homélies sur l'étiquette vous fatiguent. Eh! comment saurez-vous votre rôle de roi, si personne ne vous l'apprend? Rappelez Merfeldt comme si cela venait de vous. Je fais communiquer à votre ministre Siméon mes ordres ultérieurs; il vous en instruira.

» *Signé :* NAPOLÉON. »

Maintenant laissons parler Pigault-Lebrun, qui rend compte de tous ces faits à son ami Réal.

« J'avais aidé le roi Jérôme, qui ne lit pas très-bien l'écriture de son frère, à déchiffrer cette lettre.

» — Pigault, me dit-il, je te garderai le secret, parole de roi. Voyons, toi qui es un *protée littéraire*, fais-moi le plaisir de répondre. Je copierai sans examen ce que tu auras écrit.

» Hélas! voici la lettre fatale que je composai sur-le-champ, et qui fut copiée et envoyée par le roi Jérôme, telle qu'elle était sortie de ma maudite plume.

» Mon auguste frère Napoléon, empereur des Français, j'ai reçu les conseils de Votre Majesté; je les respecte. Quant à vos ordres,

je suis roi ; je donne des ordres, je n'en reçois point. Votre Majesté me reproche d'aimer la table. J'avoue que, comme je n'aime pas à me repaître d'une vaine fumée de gloire, je recherche une nourriture plus substantielle. Je suis gourmand sans être glouton, c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roi. Vous me reprochez de ne pas aimer la représentation : je ne l'aime pas en effet, elle m'ennuie, et d'ailleurs elle ne va ni à ma taille ni à ma tournure. Au reste, j'ai modelé ma cour sur la vôtre, je m'habille comme vous, que pouvez-vous exiger de plus? Le prince de Paderborn me fait bâiller par ses éternelles homélies et ses longues messes. Je dois le garder, puisque vous me l'avez donné ; mais rien ne m'oblige à m'entretenir avec lui d'affaires ecclésiastiques, auxquelles je ne connais rien, auxquelles je ne veux rien connaître. Je renvoie tout à votre ministre des

cultes. Il est vrai que j'ai nommé Merfeldt préfet de Hanovre, parce qu'il est meilleur administrateur que chambellan agréable. Je n'aime pas à employer des étrangers à mon service personnel; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés.

» *Signé* : JÉROME NAPOLÉON. »

V

Il est facile de deviner la colère de l'empereur à la réception de cette lettre, dont bientôt l'auteur fut connu; — car, malgré les royales promesses, il n'y avait point de secret possible dans les soupers fins de ce joyeux royaume de Westphalie, et le maître avait partout sa police.

Écoutons encore Pigault.

« Rapp, dit-il, qui allait reprendre le gou-

vernement de Dantzig, fut le ministre de la foudre du Jupiter des Tuileries. Depuis l'envoi de la lettre, nous n'étions pas sans inquiétudes; mais nous étions loin de nous attendre à ce qui nous menaçait. Donc, Rapp arrive, nous surprend au milieu d'un petit souper, auquel assistait la favorite du jour, plus Furstenberg et Ventzengerode, deux favoris germanisés par le roi, et enfin moi, le misérable auteur de l'épître. Rapp entre avec cette familiarité que vous lui connaissez. Je crois même qu'il avait pris un air d'importance. Il était accompagné d'un officier des gardes du roi.

» — Sire, dit-il, je suis chargé d'une commission désagréable. Je la tiens de votre frère, que j'ai laissé dans un état d'irritation impossible à décrire.

» Le roi Jérôme pâlit.

» A peine eut-il la force de dire à Rapp

de s'asseoir, et, au lieu de lui offrir un verre de vin, il en prit un lui-même et but une rasade. J'étais muet et confus comme un coupable. Rapp nous lut le terrible décret, rédigé en ces termes :

Ordre manuel de l'empereur.

« Notre aide-de-camp, le général Rapp, partira sur-le-champ pour Cassel. Il fera venir en sa présence Müller, commandant des hussards de Westphalie, et se rendra avec lui chez le roi.

» Le roi *gardera les arrêts* pendant quarante-huit heures.

» Pigault-Lebrun, auteur de la lettre insolente que nous a écrite notre frère, sera *mis au cachot* pendant deux mois, et ensuite envoyé en France sous bonne et sûre escorte. Nous donnons nos pleins pouvoirs au

général Rapp, pour qu'il requière la force publique, dans le cas où, par un excès d'aveuglement, on s'opposerait à l'exécution de nos ordres.

» *Signé* : Napoléon. »

VI

C'est toujours la *Biographie universelle* de Michaud qui donne ces précieux détails. Si M. Émile Augier doute de ma bonne foi et s'imagine que je ne les ai pas reproduits avec fidélité, il peut consulter le *supplément*, tome LXXVII, page 189 et suivantes (1). Il y trouvera ce qu'on vient de lire, — et quelque chose de plus.

Je lui conseille de méditer l'anecdote avec toute l'attention dont il est susceptible.

(1) Première édition (1845). Bibliothèque impériale.

VII

Le roi Jérôme se garda bien de faire la moindre résistance.

Napoléon Ier n'était pas homme à permettre qu'un membre de sa famille, même le plus puissant et le plus voisin du trône impérial, se permît d'exprimer aussi cavalièrement un avis contraire au sien, surtout quand il s'agissait de religion.

Il venait de rendre à la France catholique ses temples et ses autels.

Sa Majesté westphalienne trouvant les affaires ecclésiastiques ennuyeuses et les messes trop longues, il jugea convenable de la mettre aux arrêts pour quarante-huit heures, et l'Allemagne émerveillée vit traiter un roi comme un simple sous-lieutenant rebelle à la discipline.

Quant à Pigault-Lebrun, que Napoléon n'aimait pas, il fit ses deux mois de cachot d'abord.

Puis, comme Jérôme demandait à le conserver, son frère accéda à cette requête, à la condition que le coupable subirait trente jours de plus de *carcere duro,* ce qui fut exécuté en toute rigueur.

Sa lettre valait bien cela.

Depuis longtemps, du reste, il avait mécontenté la cour des Tuileries par la publication du *Citateur,* sorte de pamphlet politique, et par son roman de *Roberville,* dénoncé comme séditieux. J'ajoute que ses livres impies déplaisaient beaucoup au pouvoir.

VIII

Il faut convenir que la cour impériale avait du bon.

Je laisse à la sagacité du lecteur le soin d'appliquer au présent cette curieuse étude du passé. Peut-être trouvera-t-il qu'on ferait bien de revenir aux anciennes mœurs et d'appliquer les anciens usages. Du moins il conviendra que le petit-fils de Pigault-Lebrun, mettant sa plume au service d'un parti pour tourner le catholicisme en ridicule, manque de l'autorité voulue pour exciter la confiance en haut, comme pour l'obtenir en bas.

IX

Voici, pour l'édification du lecteur, comment le grand-père de M. Augier traite la religion chrétienne et toutes les croyances

pour lesquelles, — il faut en être bien convaincu, — les catholiques donneraient aujourd'hui leur sang, comme l'ont autrefois donné les martyrs.

On n'ouvre pas un volume de Pigault-Lebrun sans y trouver le blasphème stéréotypé à chaque page.

Exemples :

* *
*

« Coucoupêtre alla visiter à Jérusalem le saint tombeau, qui est un peu plus apocryphe que celui de Mahomet ; car le prophète conquérant mourut et fut enseveli en roi. Jésus-Christ, au contraire, vécut obscur, mourut du supplice des misérables et fut très-probablement enterré comme eux. On montre à Jérusalem une pierre qu'on dit être le saint sépulcre. Je veux bien le croire, parce que cela m'est égal. » (*Folie espagnole*, tome 1er, page 59.)

* *
*

« Rosalie était devenue dévote. C'est la ressource de toutes les femmes qui commencent à vieillir. Le jour de la Fête-Dieu, elle était allée suivre, les mains jointes et les yeux baissés, son Créateur, qui se laissait promener dans une boîte de vermeil. » (*Mon oncle Thomas*, tome Ier, page 35.)

* *
*

« C'était un bien honnête curé que ce curé-là. Il n'était ni cagot ni exigeant; il savait que les hommes les plus simples n'aiment pas qu'on leur conte des sornettes ni qu'on prétende les mener par le nez. » (*Monsieur Botte*, tome III, page 188.)

* *
*

« Fanchon, en l'absence du curé, recevait les ouailles, conseillait aux femmes de ne ja-

mais céder à leurs maris, faisait dire le catéchisme aux petits enfants et leur expliquait le mystère de la Sainte-Trinité. Elle blanchissait les chiffons de sainte Anne et balayait les araignées qui s'attachaient scandaleusement aux visages sacrés de la bonne Vierge et de son divin poupon. » (*Monsieur Botte*, tome IV, page 222.)

* *
*

« Il baisa, en se recommandant au ciel, un morceau de la culotte de saint Pancrace, qu'il portait dévotement sur lui. » (*Folie espagnole*, tome Ier, page 173.)

* *
*

Songez que la religion a dévasté tour à tour les quatre parties du monde. Partout les catholiques romains sont esclaves. Tels sont les abominables effets du catholicisme. » (*Enfant du carnaval*, tome Ier, page 125.)

* *
*

« Pourquoi nous occupons-nous de disputes théologiques? pourquoi mon gazetier, que je paye pour m'apprendre des nouvelles, farcit-il tous les jours sa gazette de plats sermons? pourquoi insulte-t-il les déistes et les athées, qui vivent tranquilles et le méprisent? pourquoi les feuilles de ces imbéciles périodistes sont-elles dévorées par des béats qui prétendent à l'esprit? pourquoi, enfin, puisque nous redevenons pieux, avons-nous l'irrévérence de tourner en ridicule le calembour, qui a une origine si respectable? Jésus n'a-t-il pas dit : « Vous êtes Pierre, » et sur cette pierre je bâtirai mon église? » (*Monsieur Botte*, tome Ier, page 138.)

* *
*

« M. Bridault escortait, un cierge à la main, les très-dignes prêtres de sa paroisse,

qui portaient aux malades le Créateur empaqueté dans une sacoche de soie. Il avait une dévotion particulière à saint François, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal. Le saint homme se mettait tous les jours dans la vigne du Seigneur, mais il se fût éternellement reproché de procréer son semblable. Aussi vécut-il vierge, à ce que disent les hommes de Calais qui n'en savent rien; mais quelques douairières, consœurs du Saint-Sacrement, baissent les yeux quand on leur parle de la virginité de M. Bidault, ce qui rend la leur fort équivoque. » (*Enfant du carnaval*, tome Ier, page 5).

* *
*

« Si la loi nouvelle proscrit le péché, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait été toléré et même permis par la loi ancienne. Si notre mère la sainte Église a jugé à propos

de l'interdire aux fidèles, elle a eu sans doute des raisons que nous ne connaissons pas et qu'il ne nous convient point de vouloir pénétrer. Péchons le moins possible, et soumettons-nous aux lois de cette bonne mère, qui nous pardonne tout, moyennant des pénitences mentales ou pécuniaires, selon l'exigence du cas. » (*Enfant du carnaval*, Tome Ier, page 22).

X

Obligé de respecter ma plume et le lecteur, je m'abstiens de citer les passages les plus monstrueux; je supprime les blasphèmes orduriers, les railleries sacriléges, les ignobles mensonges sur l'histoire de l'Église, sur les Croisades; les calomnies impudiques sur les moines, sur les couvents de femmes, sur les prêtres, sur les évêques, sur les papes.

C'est un amas de fange irréligieuse à faire reculer Voltaire et Satan.

Pigault-Lebrun se raille de l'immortalité de l'âme, qui n'entre pas, à ce qu'il paraît, dans son bagage philosophique.

« Trois années s'écoulèrent, dit-il, je ne me rappelle pas comment, parce que mon âme immortelle, émanée directement de la divinité, se trouva tellement obstruée par mes organes terrestres et informes, qu'elle ne pouvait concevoir aucune des idées nettes et lumineuses, qui l'ont depuis si magnifiquement distinguée. » (1)

Il ne croit pas en Dieu, car il s'écrie :

« Oh! tu n'existes pas, ou tu n'es que le Dieu du crime! » (2)

Ainsi Proudhon, qui avait cru s'ériger en

(1) *Enfant du carnaval*, tome I, page 41.

(2) *Folie espagnole*, tome II, page 184.

colosse de blasphême par son épouvantable aphorisme : *Dieu*, *c'est le mal*, est bien au-dessous de Pigault-Lebrun, comme on peut le voir.

Il résulte de ce qui précède que M. Émile Augier, décidé à obéir à des suggestions hostiles au catholicisme, n'a eu qu'à puiser à pleines mains dans ses souvenirs de famille.

Pour nous calomnier et nous tourner en ridicule, il était à bonne école et à bonne source.

XI

J'arrive au *Fils de Giboyer*, et je vais examiner avec le lecteur si la pièce est bonne, — si elle est spirituelle, — si l'auteur n'a pas commis une action en dehors de toute

conscience et de toute générosité littéraire, — et enfin si, à l'exemple d'Aristophane, il ne s'est pas permis de vilipender devant le public de la nouvelle Athènes plusieurs de ses contemporains, qu'il n'égalera jamais ni en talent, ni en vertu.

XII

La pièce est-elle bonne ?

Il suffit de l'analyser pour avoir la preuve du contraire.

J'annonce au lecteur qne cette analyse ne manquera pas d'intérêt, bien qu'elle doive être un peu longue. Il faudra que j'arrête le petit-fils de Pigault-Lebrun, toutes les fois que nous ne serons pas du même avis. Les interruptions seront fréquentes.

On est prévenu, commençons.

Un vieux marquis, très légitimiste, mais plus lovelace encore, M. d'Auberive, déjeune, au lever du rideau, et sable ses meilleurs vins, en oubliant la goutte qu'il avait encore la veille.

Il rudoie son domestique, bonhomme entêté, qui veut à toute force que son maître se remarie, à l'âge de soixante-dix ans, pour ne pas laisser éteindre sa race.

Le marquis déclare qu'il ne veut pas être père *in partibus infidelium*, délicieuse plaisanterie pleine de sel, de tact, de convenance et d'à-propos.

M. d'Auberive lesté d'un excellent repas, et légèrement en pointe de bourgogne, se propose de monter à cheval, quand arrive une de ses amies, la baronne Pfeffers, qui le croyait à l'article de la mort. Elle s'est fait à tout hasard accompagner d'un prêtre, resté en bas dans son carrosse.

Aux premiers mots du dialogue, le vieux marquis devine cette pieuse et touchante prévoyance.

Il dit à Dubois, — c'est le nom du valet :

« — Descends, tu trouveras un ecclésiastique dans la voiture de madame la baronne ; tu lui diras que je le remercie beaucoup de son aimable empressement, mais que je ne suis pas disposé à mourir ce matin. »

Tout cela, vous le comprenez, avec l'allure cavalière et le ton du sarcasme.

Ce catholique est un libre penseur.

On voudra bien prendre en note que les deux personnages, éclairés par la rampe au début du premier acte, sont à la tête du parti légitimiste ou de la secte cléricale.

D'après M. Augier c'est tout un.

Il est définitivement arrêté dans l'esprit de l'auteur qu'il n'y a pas une conscience hon-

nête, pas un noble caractère sous les tentes royalistes et chrétiennes.

Le petit-fils de Pigault commence par enlever du camp de l'ennemi toutes les armes, afin que personne ne puisse s'y défendre.

C'est commode, et il va remporter là une magnifique victoire.

Donc, notre marquis clérical est un vieux libertin, qui a mené une vie complète de désordre. Il traîne après lui toute une chaîne impure de séductions et d'adultères. Quant à la baronne catholique, c'est une veuve, belle encore, qui se le laisse dire, entend la gravelure à merveille, et se remarierait volontiers avec le premier imbécile venu qu'elle pourrait mener à sa guise.

Elle est la nymphe Egérie des légitimistes· qui se réunissent dans le salon de la dame pour y ourdir leurs trames ténébreuses.

Marquis et baronne font leur petite cuisine ignoble devant le public.

Il s'agit de remplacer Déodat, le pamphlétaire en titre du parti, et M. d'Auberive a dans sa main l'homme qu'il faut : « Une plume endiablée, cynique, virulente, qui crache et éclabousse, un gas qui larderait son propre père d'épigrammes, moyennant une modique rétribution, et le mangerait à la croque au sel pour cinq francs de plus. » [1]

Voilà une précieuse découverte.

Avec un gaillard de cette force et une plume de ce calibre, le parti catholique est sauvé.

XIII

— Voyons, baronne, entendons-nous. Il vous faut un mari d'une certaine espèce,

[1] *Le Fils de Giboyer,* acte I, page 7.

je vous trouverai cela. Mais service pour service. On doit bientôt, sous vos auspices, faire choix de l'orateur qui aura la gloire de nous représenter à la Chambre. Je demande que vous réunissiez les votes sur la tête de M. Maréchal, un député de mes amis... Chut!... je sais ce que vous allez me répondre : que c'est un imbécile, que je suis soupçonné d'avoir été l'amant de sa première femme. Bagatelle! On dit tant et de si méchantes choses, — sur vous-même, baronne, hélas! oui, sur vous-même. — Bah! laissons dire. Voilà qui est convenu, je vous marie, et Maréchal monte au rang d'orateur. Au fait, puisque le remplaçant de Déodat doit lui fabriquer son discours, que risquons-nous?

Au moment où ces respectables catholiques signent d'aussi édifiantes conventions, Dubois annonce le comte Hugues d'Outre-

ville, troisième clérical plus pudique, je dois l'avouer, que les deux qui se trouvent en scène; mais, en revanche, beaucoup plus bête.

Comme je l'ai annoncé précédemment, il n'y a, — je ne dirai pas sous le fouet, ce serait un éloge, — mais sous la massue du petit-fils de Pigault-Lebrun que des hypocrites, des sots ou des coquins.

Pour étudier le catholicisme et pour peindre les gens pieux, son grand-père lui a prêté sa conscience et ses lunettes.

XIV

M. d'Auberive annonce à la baronne que le comte d'Outreville est son plus proche parent, un parent pauvre. Il l'a mandé à Paris, voulant faire sa connaissance, avant de lui laisser sa fortune.

LA BARONNE.

« Curiosité légitime. Comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas?

LE MARQUIS.

» Il habite le Comtat, en vrai gentilhomme féodal; et la dernière fois que j'y suis allé, du vivant de son père, il y a vingt ans, Hugues en avait sept ou huit.

LA BARONNE.

» Il a un beau nom.

LE MARQUIS.

» Et il porte d'azur à trois besants d'or. » [1]

A ces derniers mots, la belle catholique devient rêveuse. On introduit le gentilhomme,

[1] Acte I, page 15.

espèce de grand dadais, qui débute par faire des citations latines et par annoncer qu'il a dans son pays un précieux directeur de conscience intitulé M. de Sainte-Agathe.

Sur quoi, le marquis scandalisé murmure entre ses dents :

« — Ce n'est pas un gentilhomme, c'est un sacristain. » (1)

Et le public d'éclater de rire, en prodiguant les bravos à Samson chargé du rôle de M. d'Auberive.

Bon public ! Pauvre Samson !

Du reste, la nymphe Egérie trouve ce jeune comte sacristain fort à son goût.

Le spectateur devine qu'elle est toute prête à clôturer son veuvage et à franchir avec le pénitent de M. de Sainte-Agathe le seuil du temple de l'hyménée. Elle adresse au dadais

(1) Acte I, page 18.

ses plus agaçantes œillades, l'invite à accompagner le marquis à son cercle, et s'éloigne en répétant avec une satisfaction marquée :

« — D'azur à trois besants d'or! »

XV

Mais ce n'est pas la baronne que M. d'Auberive destine au comte.

Ici la situation se nuance d'une teinte immorale que Pigault-Lebrun ne désavouerait pas.

Notre septuagénaire grivois a trouvé un moyen tout simple d'avoir des héritiers de son nom, sans s'exposer au désagrément d'être père *in partibus infidelium.*

Mademoiselle Fernande Maréchal, aimable personne que le lecteur aura bientôt l'avantage de connaître, est la fille du vieux scélérat. Il a conçu le projet de la marier au

noble sacristain, qui, chauffé par les œillades de la belle veuve, aimerait autant conserver le droit de choisir.

Placé entre l'alternative de prendre Fernande pour épouse ou de renoncer à l'héritage du marquis, il en passe par les conditions voulues, prend l'engagement de greffer d'Auberive sur d'Outreville, — et le tour est joué!

XVI

LE MARQUIS.

« Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas?

LE COMTE.

» J'ose m'y engager, Monsieur.. Je comprends tous les devoirs qu'impose le mariage; ma jeunesse a été une longue prépa-

ration à ce nœud sacré, et je puis dire que je m'y présenterai sans tache.

LE MARQUIS.

» Hein?

LE COMTE.

» Demandez à M. de Sainte-Agathe qui connaît mes plus secrètes actions et mes plus secrètes pensées.

LE MARQUIS.

» Je vous en fais bien mon compliment! mais votre innocence doit être comme celle d'Oreste, mon bon ami : elle doit commencer à vous peser? Je l'espère, du moins.

LE COMTE baissant les yeux.

» Je l'avoue.

LE MARQUIS.

» A la bonne heure.

LE COMTE.

» Oserais-je vous demander si ma future est brune?

LE MARQUIS.

» Ah! ah! cela vous intéresse!

LE COMTE.

» Il est permis, il est même recommandé de chercher dans une épouse un peu de ces attraits périssables qui prêtent une grâce de plus à la vertu. C'est du moins l'avis de M. de Sainte-Agathe.

LE MARQUIS.

» C'est juste : il y a longtemps que nous n'en avions parlé. Dites-moi, cousin, est-ce aussi M. de Sainte-Agathe qui vous habille?

LE COMTE.

» Pourquoi?

LE MARQUIS.

» C'est que vous avez l'air d'un donneur d'eau bénite. » [1]

XVII

A cette merveilleuse épigramme, empruntée aux romans du grand-père, les bravos redoublent.

Le catholicisme sensuel qui précède le trait final amuse au delà de toute expression l'amphithéâtre et les loges. On s'extasie devant le langage stupidement béat du comte, langage qui montre avec quel talent précieux de vérité l'auteur sait peindre les vrais croyants. La scène est d'une loyauté parfaite, et d'Auberive a beau jeu pour le sarcasme.

Il ne faudra pas être surpris, si les cla-

[1] Acte I, pages 22 et 23.

queurs, un de ces soirs, escaladant l'orchestre des musiciens, viennent saisir, dans un transport d'enthousiasme, ce malheureux Samson pour le porter en triomphe.

Ce sera justice.

XVIII

Je dois ici, tout en remerciant M. Augier de sa bonne foi dans la critique, lui reprocher d'avoir, sous un autre point de vue, la conscience un peu large.

Il s'agit d'un plagiat dont il s'est rendu coupable.

Évidemment les droits d'un auteur sont imprescriptibles : il peut, si cela lui convient, déployer d'un bout d'une comédie à l'autre de la platitude ou de la verve ; il est libre de faire étinceler chaque scène de bons mots comme celui du *donneur d'eau bénite*, ou de

ne semer dans ses dialogues que des plaisanteries grossières. Je vais plus loin : il lui est permis, en cas de disette personnelle, d'emprunter l'esprit des autres, pourvu qu'il cache habilement ses larcins, et que le propriétaire qu'il dévalise ne soit pas trop connu.

Mais s'il prend pour victime un homme sur lequel tout le monde a les yeux, et s'il fouille dans la poche de cet homme en présence de la foule qui regarde, c'est faire preuve de beaucoup d'imprudence ou de beaucoup d'aplomb.

J'ouvre le théâtre de Beaumarchais, et j'y trouve ceci :

BRID'OISON.

« J'ai vu ce ga...arçon-là quelque part.

FIGARO.

» Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

» Dan...ans quel temps?

FIGARO.

» Un peu moins d'un an avant la naissance de M. votre fils cadet, qui est un bien joli enfant, JE M'EN VANTE. » ([1])

C'est un mot peu moral, lancé par un vaurien cynique, mais lancé spirituellement, avec un naturel et une ampleur qui trahissent la touche du maître.

Or, M. Émile Augier fouille dans la poche de Beaumarchais et lui prend ce petit joyau sans la moindre gêne.

Le lecteur va juger du fait.

LE COMTE.

« Vous dites que la jeune fille est riche?

([1]) *Mariage de Figaro*, acte III, scène XIV.

LE MARQUIS.

» Elle vous aidera à attendre patiemment mon héritage.

LE COMTE.

» Puisse-t-il ne m'arriver jamais! Et elle est belle?

LE MARQUIS.

» C'est tout simplement la plus belle personne que je connaisse, mon cher. (A part.) JE M'EN VANTE. » (1)

Il n'y a rien à dire, le plagiat est manifeste.

Mais quelle différence dans la manière et dans l'effet obtenu! Si Beaumarchais, revenu par curiosité de l'autre monde, plane au-dessus de la scène Française et entend prononcer le mot, il ne reconnaît pas plus

(1) Acte I, page 22.

son esprit, que l'ombre du vainqueur d'Austerlitz ne reconnaîtrait son petit chapeau sur la tête d'un clown du Cirque.

XIX

Dans cette comédie qui obtient tant de succès, les personnages arrivent à la queue l'un de l'autre, comme les marionnettes de Séraphin, sans motif plausible et sans préparation.

Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là?

M. Augier ne s'en préoccupe guère. L'essentiel est de broder la calomnie et l'injure sur un canevas quelconque.

Il introduit un quatrième catholique, une tête bourgeoise tout à fait grotesque, dont Provost a soin de charger encore la grimace.

En vérité, messieurs les sociétaires de la Comédie-Française ont raison de prêter

leur talent à M. Émile Augier, car il les déshérite complétement du sien.

Le nouveau venu est M. Maréchal, ex-maître de forges, présentement député, le même qui se croit naïvement le père de Fernande, et auquel on va confier le fameux discours destiné à proclamer les doctrines du parti de l'éteignoir.

M. Augier n'a pas à se plaindre, j'adopte son style.

XX

« — Vous êtes bien dégoûtée ! disait, il y a quelques minutes, le marquis à la baronne, qui hésitait à appuyer M. Maréchal de son influence : un ex-abonné du *Constitutionnel,* un libéral, un voltairien, qui passe à l'ennemi avec armes et bagages... Comment vous les faut-il ? M. Maréchal n'est pas un

homme, ma chère, c'est la grosse bourgeoisie qui vient à nous. Je l'aime, moi, cette honnête bourgeoisie, qui a pris la Révolution en horreur depuis qu'elle n'a plus rien à y gagner, qui voudrait figer le flot qui l'apporta et refaire à son profit une petite France féodale. Laissons-lui retirer nos marrons du feu, ventre-saint-gris! Vive donc M. Maréchal, et tous ses compères, les bourgeois du droit divin! » (1)

XXI

La bourgeoisie salue respectueusement M. Émile Augier.

Elle le prie de vouloir bien, sans aller plus loin, faire une profession de foi nette et catégorique.

(1) Acte I, page 10.

Dès qu'on se décide à frapper, on ne frappe assurément pas en aveugle. Attaquer tout à la fois noblesse et bourgeoisie au bénéfice de la Révolution, c'est au moins bizarre par le temps qui court, et j'avoue que je ne comprends plus cette respectable Censure.

Il est permis d'être démocrate sans doute.

On ne défend même pas de proclamer les doctrines républicaines; mais j'ignorais que cette permission eût été octroyée d'une manière assez complète, pour que M. Augier pût se croire libre d'en user publiquement et doctoralement sur le premier théâtre de l'Europe. [1]

En ce cas, cherchez une autre Rachel qui, drapeau en main, revienne chanter la *Marseillaise* au public.

[1] Nous retrouverons la démocratie plus tard dans une scène entre Giboyer et son fils.

M. Augier, sauf erreur, est démocrate-impérialiste. Sa conviction brode des abeilles sur un drapeau rouge. Étrange fantaisie! On a bien raison de dire qu'en politique il faut s'attendre à tout.

J'accorde à M. Augier le droit de marier ensemble deux choses incompatibles; mais pendant la lune de miel de ce mariage étrange, et au milieu des satisfactions et des joies qu'elle lui cause, il a tort d'insulter ceux qui pensent autrement que lui.

Lorsqu'il fait une pièce pour démontrer que les cléricaux sont légitimistes, il trompe les spectateurs et donne pleine carrière au mensonge.

Un clérical, un catholique, un homme voué à la doctrine du Christ, un fidèle observateur des préceptes de l'Évangile *rend à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Voilà ce que M. Augier ne comprend pas très-clairement peut-être ; il faut que je le lui explique.

XXII

Rendre à César ce qui est à César, c'est accepter le maître légitimement établi, c'est lui obéir, c'est respecter son autorité. Tout individu qui s'écarte de cette loi n'est pas chrétien.

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu paraîtra sans doute à M. Augier une règle dont l'observance n'est pas absolument rigoureuse. Là-dessus il est libre de penser comme son grand-père ; néanmoins je lui conseille de ne pas exprimer trop haut cette opinion, s'il tient à conserver l'estime du présent et à mériter celle de l'avenir.

Voici, pour sa gouverne, quelques exemples de l'application du précepte.

Le catholique *rend à Dieu ce qui est à Dieu,* lorsqu'il se montre fidèle aux devoirs que la foi lui impose, — lorsqu'il s'agenouille devant la croix, en bravant la risée des impies, — lorsque, de toute la force de ses exemples, de sa parole ou de sa plume, il combat les ignominies voltairiennes, les rêves monstrueux de la démagogie, les prédications du vice et de l'opprobre, — lorsqu'il interdit à ses enfants la lecture des livres de Pigault-Lebrun, comme celle de tous les ouvrages odieusement contempteurs de ce qui est pur, de ce qui est évangélique, de ce qui est divin, — lorsqu'il proteste, en un mot, contre l'impudicité, contre la raillerie sacrilége, contre le blasphème.

Il venge, en accomplissant son devoir, la morale religieuse et la morale publique.

Et si le gouvernement, quel qu'il soit, se trouve en désaccord avec sa croyance, le catholique ne se révolte pas : il se résigne, il prie. Si la Révolution ferme ses temples, si elle tue ses prêtres, il attend que la miséricorde suprême relève les ruines et lui rende ses autels. Si enfin les démagogues dressent pour lui-même l'échafaud, il y monte sans peur.

La hache ne lui fait pas renier son Dieu.

Quand un homme a ce caractère, il m'est parfaitement égal, à moi comme à toutes les âmes saines, de lui trouver la mine d'un sacristain ou la toilette peu recherchée d'un donneur d'eau bénite.

Je ne crois pas que la coupe élégante d'un habit, qu'une raie plus ou moins artistique pratiquée par un peigne dans la chevelure, que la fraîcheur des gants, que le vernis des souliers, que la moustache enduite de cire et relevée en crocs victorieux puissent jamais

rendre à quiconque le sens moral perdu, ou remplacer les vertus absentes.

On peut n'avoir sur la poitrine, ici-bas, ni les hochets d'un prince, ni les palmes d'un académicien, et jouir cependant d'un certain mérite, appréciable aux regards de Dieu, et même à l'œil des hommes.

XXIII

Quant aux bourgeois, que M. Émile Augier raille d'une si piquante manière, j'avoue qu'il y en a un assez grand nombre qui ont perdu toute espèce de confiance dans les principes de la Révolution.

Mais ce n'est pas l'égoïsme qui règle leur conduite. Que M. Augier se détrompe.

Il n'est déjà pas si facile de rompre en visière à l'impiété. Je crois même qu'il faut pour cela un peu de courage.

On a le désagrément de ne pas être approuvé par les libres-penseurs, phalange honnête et sensée qui, chaque matin, va boire son verre de morale aux sources d'eaux vives du *Siècle*. Les articles de MM. La Bédollière et Taxile Delord excitent contre les croyants toute une meute d'aboyeurs, sans parler des académiciens qui lancent à leurs trousses des *Fils de Giboyer*.

Ce n'est pas une entrave pour la conscience; mais il y a une lutte pénible à soutenir contre le respect humain. Les bourgeois ne reculent pas : ils savent que le catholicisme les sauve, et que la horde ennemie les pousserait au gouffre.

La Révolution est antichrétienne. M. Augier s'applique à nous en donner une dernière preuve.

Et voilà pourquoi les deux camps se dessinent aujourd'hui d'une manière si nette.

Que le petit-fils de Pigault-Lebrun reste dans le sien, nous restons dans le nôtre; qu'il donne sa tendresse à la Révolution, notre cœur à nous reste à l'Évangile, aux croyances de nos pères, et au saint-siége à qui le Christ a confié la garde de la foi.

XXIV

Nous voici loin de l'analyse.

On y revient toujours assez tôt pour l'édification et le plaisir qu'elle procure.

Par le conseil du marquis, le donneur d'eau bénite se dispose à aller chez un tailleur pour se faire habiller d'une façon moins cléricale. Il laisse d'Auberive avec l'ancien maître de forges, et n'oublie pas de lâcher, en sortant, une balourdise de plus, afin de rester dans sa nature et dans son rôle.

LE MARQUIS à Maréchal.

« Avez-vous complétement renoncé à Voltaire et à ses pompes?

MARÉCHAL.

» Ne me parlez pas de ce monstre! C'est lui et son ami Rousseau qui ont tout perdu. Tant que les doctrines de ces vauriens-là ne seront pas mortes et enterrées, il n'y aura rien de sacré, il n'y aura pas moyen de jouir tranquillement de sa fortune. Il faut une religion pour le peuple, marquis. J'irai plus loin, il en faut une pour nous autres. »

M. Augier est rempli de malice.

Il n'ignore pas qu'en présentant la vérité sous un masque grotesque, il y a des niais qui sont capables de la prendre pour le mensonge.

Cela se nomme faire la chasse aux imbéciles, qui viennent tous l'un après l'autre

se jeter dans le panneau. MM. La Bédollière et Taxile Delord le savent mieux que personne. Ils usent chaque jour de cette tactique excellente.

De la conscience avec le catholicisme, allons donc ! il faudrait en avoir de reste.

Après avoir donné le gage de son retour sincère aux bons principes, Maréchal apprend de la bouche du marquis à quel comble d'honneur va l'élever la confiance du parti légitimiste.

« — Est-il possible? Mais c'est l'immortalité que vous m'offrez ! » s'écrie le maître de forges.

Là-dessus l'auteur tire la ficelle pour introduire un cinquième clérical de sa fabrique, et un fameux...

Il s'en vante !

XXV

Celui qui entre, après le départ du maître de forges, est tout simplement Giboyer, personnage, dont on assure que j'ai eu l'honneur de fournir le type à l'illustre académicien.

On comprend que je ne vais pas embarrasser la critique de ma défense privée, qui est ici trop peu de chose. Plus loin, je me contenterai de présenter là-dessus quelques réflexions calmes et péremptoires.

M. Émile Augier ne se contente pas de piller l'esprit de Beaumarchais.

Pour achever de copier ce grand maître, il transplante tout vifs dans sa nouvelle comédie plusieurs rôles extirpés de l'une de ses anciennes pièces, ainsi qu'a fait l'auteur du

Barbier de Séville, du *Mariage de Figaro* et de la *Mère coupable.*

Cela donne à l'œuvre un cachet tout spécial de distinction et de grandeur.

Ainsi d'Auberive et Giboyer sont de vieux types connus, habillés de neuf pour la circonstance.

Écrivain casse-cou, tout à fait dépourvu de scrupules, Giboyer vend son style au plus offrant et met son écritoire au service des causes les plus opposées. Il souffle le chaud, il souffle le froid avec une aisance parfaite et un aplomb de saltimbanque. Véritable *condottiere* de la plume, il la transforme en escopette et fait le coup de feu, aujourd'hui derrière un drapeau, demain derrière un autre.

Pas l'ombre de conscience; mais, en revanche un cœur d'or.

Ce caméléon de la plume a passé toute sa

vie à lutter, non contre la misère personnelle, — il l'eût bien vite esquivée en se jetant dans la bohême, avec les Gérard de Nerval, les Murger et les Privat d'Anglemont, — mais contre la misère qui menaçait les siens.

Il s'est vendu pour secourir son père d'abord, vieillard besogneux.

Puis, ayant eu un fils d'une plieuse de journaux, il s'est jeté à corps perdu dans la tendresse paternelle, et, pour suffire aux frais d'éducation du petit, il a couru, bannière déployée, articles au vent, tantôt à droite, tantôt à gauche, portant sa marchandise à tous les étages de la presse, cuisinant la politique au goût de chacun, écrivant bleu, écrivant blanc, écrivant rouge...

Rouge, non, je me trompe.

La république, « cette bégueule », comme dit le marquis, a refusé ses services. Elle ne

veut que des plumes honnêtes et incorruptibles.

Sainte république!

Giboyer raconte qu'il a obtenu d'abord une situation passable dans le journal de Vernouillet.

« — J'avais le pied dans l'étrier, dit-il; mais paf! le cheval crève sous moi, et je retombe sur le pavé, au moment de payer le second trimestre du petit homme au collége. Il fallait trouver une position du jour au lendemain; on m'offrit la gérance du *Radical*, j'acceptai. Vous savez ce qu'était alors le gérant d'un journal : son bouc émissaire, son homme de peines... au pluriel. Drôle de profession, hein? Mais c'était bien payé : quatre mille francs, nourri et logé aux frais du gouvernement, huit mois sur douze. Je faisais des économies. Malheureusement 48 arriva... La presse ne donnait plus de l'eau à boire, vu le

foisonnement des journaux. Alors, j'eus l'idée de faire une série de biographies contemporaines.

» — J'en ai lu quelques-unes, dit le marquis, elles étaient fort épicées.

» — Trop épicées! N'avais-je pas pris au sérieux mon rôle de grand justicier? Imbécile! j'écrivais à l'emporte-pièce; duels, procès, amendes, tout le tremblement! Mon éditeur effrayé suspendit la publication, et quand je voulus rentrer dans le journalisme, je trouvai toutes les portes barricadées par les puissantes inimitiés que m'avait créées mon petit sacerdoce. Il n'y avait pas à tortiller ni à faire la bouche en cœur, je mis habit bas et je plongeai... Si je vous disais que j'ai tenu un bureau de nourrices! Tout cela n'est pas très-restaurant; mais j'ai un estomac d'autruche, grâce à Dieu! J'ai mangé de la vache enragée dans les bons jours, des

cailloux dans les mauvais, et Maximilien (c'est le nom de son fils) est docteur ès-lettres, docteur ès-sciences et docteur en droit. Il me plaît d'être un *fumier* et de nourrir un *lis*. Cette turlutaine vaut bien celle des tabatières.

LE MARQUIS.

» Avez-vous enfin une position sérieuse?

GIBOYER.

» Très-sérieuse : employé dans les pompes funèbres de Lyon.

LE MARQUIS.

» Dans les pompes funèbres?

GIBOYER.

» Pendant le jour; le soir, contrôleur au théâtre des Célestins. Je ne m'étendrai pas sur ce contraste philosophique.

LE MARQUIS.

» Et quelle est votre dignité dans les pompes?

GIBOYER.

» Ordonnateur. C'est moi qui dis aux invités avec un sourire agréable : — *Messieurs, quand il vous fera plaisir*. » (1)

XXVI

Encore un plagiat?

Permettez-moi de vous déclarer, illustre académicien, que ceci passe toutes les bornes. A la garde!

Je somme Alexandre Dumas, que j'ai pris si souvent en flagrant délit d'emprunt forcé, de remplir aujourd'hui le rôle de gendarme,

(1) Acte I, page 34.

de vous courir sus, de vous empoigner au collet, — lui qui justement ne vous pardonne pas d'être entré à l'Académie, pendant qu'il reste à la porte, — et de vous traîner aux assises des lettres, pour qu'on vous juge séance tenante, et qu'on vous déclare plus coupable que lui.

Beaumarchais, soit, je vous le pardonnais encore.

Il fallait un mot cynique dans la bouche d'un vieux clérical, ami de l'adultère; vous n'en trouviez pas un convenable sous votre plume, Figaro vous le prête, très-bien?

Mais ici, quelle est votre excuse?

Vous n'en avez aucune, et vous dévalisez, comme au coin d'un bois, un auteur vivant.

Le mot de l'employé aux pompes funèbres appartient à cet auteur; c'est sa propriété, c'est sa chose, c'est un des traits les plus heureux et les mieux réussis des *Scènes po-*

pulaires. Et vous osez vous l'approprier, sans trouble, sans remords, carrément, avec aplomb?

Fi, monsieur! cela n'est point acceptable en loyale et franche littérature.

On rend à César... à Henri Monnier, veux-je dire, ce qui lui appartient; on donne satisfaction au propriétaire, en insérant une note au bas de la page et en indiquant la source où l'on puise. Il faut un peu de conscience, que diable!

L'auteur des *Scènes populaires* ne se plaint pas, direz-vous, et d'ailleurs on n'emprunte qu'aux riches.

Aux riches, c'est juste.

Mais encore faut-il le prévenir ce riche, auquel on emprunte. Il est au moins convenable que le pauvre lui demande la clé de sa caisse et ne force pas la serrure.

Henri Monnier n'était pas prévenu le moins

du monde ; il n'avait pas même reçu pour la première représentation une modeste stalle. Informé de ce qui avait lieu et prenant l'aventure en garçon d'esprit, il vous envoya ce billet laconique :

« Une loge pour le mot?

» HENRI MONNIER. »

Vous la lui expédiâtes bien vite. Parbleu ! C'était vous tirer d'affaire à bon compte. A sa place je ne vous aurais pas demandé une loge, je vous aurais demandé la salle entière, et je l'aurais peuplée de légitimistes et de cléricaux.

Quel succès !

XXVII

Revenons à Giboyer. Son entretien avec le marquis arrive à conclusion. Il devine qu'on le choisit pour remplacer Déodat.

Fidèle à son cynisme, il dit à d'Auberive :

« — Vous avez pensé que la mauvaise honte ne m'arrêterait pas, et vous avez eu raison ; ma conscience n'a pas le droit de faire la prude. Mais si vous avez cru m'avoir pour un morceau de pain, vous vous êtes trompé. Vous avez plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous. »

Bref, il déclare qu'il veut le même traitement que son prédécesseur.

« — Peut-être, continue-t-il, trouverez-vous un garnement de lettres aussi capable que moi de vider sur quiconque une écritoire empoisonnée ; mais l'inconvénient de ces auxiliaires-là, c'est qu'on n'est jamais sûr de les tenir. Or, moi, vous me tenez. »

Le lecteur se demande comment d'Auberive tient Giboyer? Voici.

Aux yeux de tout ce qui l'entoure, le journaliste arlequin cache soigneusement sa pa-

ternité. Mais la police du parti clérical est adroite et clairvoyante. On connaît l'origine de l'enfant; on sait que la plieuse de journaux se nommait Adèle Gérard, etc.

D'Auberive n'ignore qu'une chose. Pourquoi Giboyer n'a-t-il pas reconnu Maximilien?

« — Monsieur le marquis, répond son interlocuteur, j'ai fait un livre qui est le résumé de toute mon expérience et de toutes mes idées. Je le crois beau et vrai, j'en suis fier, il me réconcilie avec moi-même; et pourtant je ne le publierai pas sous mon nom, de peur que mon nom ne lui fasse du tort. Si je ne signe pas mon livre, comment voulez-vous que je signe mon fils? »

Or, le secret de cette paternité pudibonde est entre les mains du respectable père de Fernande, voilà pourquoi il tient Giboyer.

Celui-ci retourne la peau du lièvre par un paradoxe original et dit :

« — Vous me tenez. C'est ce qui me met en posture de faire mes conditions.

LE MARQUIS.

» Ce raisonnement biscornu me paraît sans réplique. Déodat avait mille francs par mois. Le comité voulait opérer une réduction sur ce chapitre; mais je lui ferai valoir vos raisons.

GIBOYER.

» Il ne voudra peut-être se décider que sur échantillon. Si je vous brochais d'ici à ce soir une tartine de Déodat ?

LE MARQUIS.

» Possédez-vous assez sa manière?

GIBOYER.

» Parbleu! pour m'en servir en la définissant, elle consiste à *rouler* le libre penseur, à

tomber le philosophe, en un mot à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin; la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton!

LE MARQUIS.

» Bravo! tournez ces griffes-là contre nos adversaires, et tout ira bien. » [1]

XXVIII

Arrêtons-nous pour vider une question préalable. Qu'est-ce que Déodat?

M. Émile Augier, dans une préface en tête de sa pièce, préface médiocre comme style, et d'une insignifiance remarquable comme plaidoyer, — car il a voulu plaider sa cause et

(1) Acte I, page 39.

montrer son droit, double tentative qui n'a pas réussi, — M. Augier, dis-je, avoue que le type de Déodat est une personnalité, une attaque violente contre un personnage connu, un journaliste célèbre, contre M. Louis Veuillot enfin.

« Les représailles, dit-il, sont si légitimes contre cet insulteur, et il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre ! »

D'abord, ceci est faux. M. Veuillot n'est plus armé du tout. Son journal est supprimé. L'auteur de la comédie du Théâtre-Français frappe un homme placé dans des conditions de défense, je ne dis pas impossibles, mais peu avantageuses.

Comment se nomme un procédé de ce genre ?

Prendre pour soi les avantages du terrain, du vent et du soleil, c'est habile, mais ce n'est pas généreux.

La presse entière est de mon avis. Elle a rendu contre l'agresseur une sentence unanime de réprobation.

XXIX

« M. Augier, dit Paul de Saint-Victor, a-t-il calculé la portée de l'arme qu'il dirige sur son Déodat ? L'allusion est directe, et son premier tort est de frapper un journaliste désarmé. La conscience de l'homme est atteinte par son agression autant que le rôle de l'écrivain. L'emploi que vient de quitter Déodat est représenté comme l'industrie d'un crieur à gages : pour tout dire c'est Giboyer qui va le remplacer. Là est l'excès et l'abus de pouvoir. Que la satire dramatique désigne visiblement du doigt quelqu'un dans la foule, la licence est déjà terrible; mais qu'à travers

le discours de l'orateur ou le journal du publiciste, elle frappe la conviction et le caractère, autant vaudrait relever sur la scène l'ancien pilori. Une comédie si agressive est-elle légitime ? L'objection a surgi dès le premier soir; elle n'a fait depuis que grandir. La première loi pour les combats de l'esprit, comme pour ceux du corps, est l'égalité du terrain et des armes. *Dès qu'elle est un privilége, la polémique devient un abus*. Or, il est certain que les théâtres se fermeraient à deux battants devant une pièce d'opinion contraire qui se présenterait pour relever le cartel de M. Augier. Le *Fils de Giboyer* provoque de loin, dans l'arène ouverte à lui seul, des adversaires qui regardent par-dessus l'enceinte, sans pouvoir entrer. »

XXX

Ces belles et sérieuses paroles, M. Jouvin les reproduit dans le *Figaro*. Il ajoute :

« Savez-vous la grande nouvelle ? Déodat, qu'on disait mort et que M. Augier pensait avoir enterré, Déodat est ressuscité. L'indiscret ! Il parle, et il a la langue bien pendue ; il écrit, et de sa bonne encre d'autrefois. *Ce n'est pas l'ombre d'une main qui tient l'ombre d'une plume* ! J'en avertis charitablement M. Émile Augier, sur qui je sens planer comme un feuilleton d'outre-tombe.

» Voici un trop court fragment de la lettre que m'adresse Déodat :

« J'étais avertis qu'il y avait quelque chose pour moi dans *Giboyer*. Mais il me semble

que je peux me promener hardiment dans Athènes, malgré la seringue d'Aristophane. Vous dites que c'est un sifflet, soit. Cependant je crois que c'est une seringue, — je sens cela dans votre analyse même, — et une seringue chargée d'eau grasse de basse-cour. Du reste, si ce que vous rapportez est tout, Aristophane ne me reproche que la vérité. *Bâtoniste devant l'arche*, c'est mon métier en effet. On m'a accusé de vouloir faire le curé et même l'évêque; il me rend plus de justice. Je ne me suis jamais proposé que le rôle du suisse qui fait taire les mauvais drôles et met les chiens à la porte, afin que le service divin ne soit point troublé. J'ai fait mon métier, Aristophane fait le sien qui est de diffamer les gens à qui on administre la ciguë. »

M. Jouvin dit vrai, c'est là une maîtresse plume !

Pour la satisfaction du lecteur, je cite une seconde lettre de M. Louis Veuillot, qui a paru dans le *Figaro* du 18 décembre.

XXXI

A MONSIEUR B. JOUVIN.

Paris, 13 décembre 1862.

Monsieur,

En donnant au public, par bienveillance pour moi, quelques lignes d'une lettre toute privée, vous avez fait penser que j'allais répondre à M. Augier, et l'on me demande quand paraîtra cette réponse. Veuillez m'aider à satisfaire d'un seul coup mes trop nombreux correspondants.

Je ne sens aucune nécessité de me défendre contre M. Augier. Son procédé comme

son œuvre ont été très-bien appréciés; et grâce à vous, sans me l'être proposé, j'ai dit moi-même de l'un et de l'autre tout ce que j'en veux dire. Il me provoque en vain. M'étendre davantage ne serait pas d'ailleurs si facile qu'il le croit dans son ingénuité comique. Pour sortir un peu des inutilités personnelles ou littéraires et aller au fond, il me faudrait un journal ou une brochure. Je n'ai point de journal, et il n'est pas encore question de me replacer à cet égard dans le droit commun. Une brochure exige bien des précautions et laisse bien des risques.

Et puis le sentiment de la proportion ne permet guère de consacrer une broch ureà M. Augier. Il n'est encore qu'un satellite; on ne pourrait le décrire convenablement que dans une étude générale du système.

Certain compère de M. Augier, M. Delord, autre ingénu, qui trempe dans le *Siècle* et

qui croit aussi que rien ne manque à personne, insinue que j'ai le droit de faire à mon tour ma comédie de Giboyer. Ce monsieur Delord est certainement doué d'un joli rire! Mais si je trouvais séant d'imiter les mauvais exemples, je devrais craindre de perdre au moins mon temps. Faut-il apprendre à M. Delord qu'il y a une censure? Elle pourrait se trouver plus forte contre mon grossier dialogue qu'elle ne l'a été contre celui de M. Augier, académicien rompu au langage des cours.

Et pourquoi prendrais-je tant de soin? Pour accabler l'innocence! Car M. Augier, sauf envers moi, est innocent ou repentant. Je viens de lire sa préface. Il proteste de son respect pour tous ceux qu'on l'accuse d'avoir voulu vilipender, il atteste ses dieux qu'il n'a eu le dessein de vilipender absolument que moi. Un aveu si candide m'imposerait le silence quand même je me sentirais blessé.

M. Augier avouant l'intention d'injures et la diffamation envers moi, s'excusant sur le reste, me laisse uniquement le droit d'appeler le sergent de ville, chargé de protéger les citoyens contre l'injure publique, et qui leur doit cette protection dans les environs du Palais-Royal comme ailleurs. Mais demanderai-je aux tribunaux de faire décrocher de ce carrefour de morale le prétendu portrait au-dessous duquel mon nom est inscrit ? A Dieu ne plaise ! je ne veux pas priver une partie du peuple français d'une distraction si policée, ni ôter à MM. les comédiens ordinaires de l'empereur un gain où je perds si peu. Quant à prendre la plume dans le seul but de me venger, je ne l'ai jamais fait. J'ai défendu parfois ma situation, jamais ma personne, et ce n'est pas ici l'occasion de commencer. Le dédain est aussi une force. Je l'ai expérimenté avec un plein succès contre des adversaires

desquels je n'estime pas que M. Augier se distingue essentiellement.

Il me traite d'*insulteur*. Je l'ai peu lu; mais je le soupçonne de n'être pas très fixé sur la valeur des mots (il dit des *vocables!* [1]) J'ai attaqué des adversaires que j'appelais par leur nom, qui étaient armés comme moi, plus armés que moi. J'ai voulu être et je crois avoir été un combattant. Je ne me souviens pas de m'être embusqué dans une coulisse pour diffamer des pseudonymes, et d'avoir ensuite retiré ou confirmé, suivant ma commodité personnelle, les véritables noms soufflés au public. Cela, c'est le métier de l'insulteur, et le pire du métier. Et quand l'opération s'exerce en sécurité parfaite contre des gens tenus au secret, elle est de telle nature qu'au-

[1] Voici la phrase de M. Augier : « Le vrai titre de ma pièce serait les *Cléricaux,* si ce VOCABLE était de mise au théâtre.

cun *vocable* français ne la caractérise parfaitement.

M. Augier me semble avoir fait une mauvaise campagne. Il a reçu des avertissements pénibles. Suivant la belle métaphore qu'il a créée pour peindre les magnificences de l'amour paternel, le voilà réduit à lécher le chemin devant les pas de son *Fils Giboyer*. Cependant ce fils de sa tendresse n'ira pas loin et arrivera crotté. M. Augier est un imprudent. Il a blessé la conscience publique. Les justifications ne seront pas agréées; comme le pauvre M. About, il s'est chargé d'un poids sous lequel il geindra longtemps.

Je me sens moins à plaindre. J'ai plus d'amis que je n'en vois paraître autour du père de Giboyer, et des amis d'un autre ordre, que les grimaces des comédiens ordinaires n'écartent pas et ne refroidissent pas. Et enfin, pour tout dire, quand mes amis me

restent, il ne m'est pas désagréable de voir un homme de quelque mérite, un petit immortel, prendre à ses frais le soin de m'entretenir encore d'ennemis, dans l'impuissance où je suis de me pourvoir moi-même.

Agréez, etc.,

LOUIS VEUILLOT.

XXXII

C'est écrasant.

Néanmoins, je trouve que l'ancien rédacteur en chef de l'*Univers* a tort de se contenter de cette courte réponse, livrée à une publicité fugitive.

Tout ce qui lui plaira comme dédain pour son antagoniste, je le lui accorde.

Bien évidemment M. Augier, pris à part est loin de mériter les honneurs d'une bro-

chure. Mais ici M. Augier n'est qu'un écho. Les ennemis les plus acharnés de l'Église parlent derrière lui, et parlent chaque soir, sur un théâtre, devant une foule de mécréants, heureux du scandale, et enchantés de voir tourner en ridicule ce qui les blesse et ce qui les gêne.

En pareil cas, M. Louis Veuillot, défenseur attitré de la bonne cause, ne doit pas, ce me semble, garder le silence.

On a raison de lui écrire ; on a raison de lui demander qu'il réponde à l'attaque indécente du Théâtre-Français, et que dans cette réponse, abstraction faite de ce qui lui est personnel, il venge les catholiques outragés, bafoués et calomniés.

Des voix plus persuasives que la mienne le feront revenir, je l'espère, sur une détermination regrettable.

S'il n'a plus le journal, il lui reste le livre.

XXXIII

Nous sommes à la fin du premier acte. Il suffit de le résumer pour en faire voir la nullité scandaleuse, la pauvreté d'agencement.

Supprimez l'injure, biffez les plates railleries à l'adresse des cléricaux, il reste peu de chose.

Un noble aux mœurs débraillées et cyniques, une baronne hypocrite et coquette font une espèce de pacte au sujet d'un discours légitimiste, que maître Giboyer doit écrire et qu'un voltairien converti débitera. Joignez à ces éléments vulgaires celui plus vulgaire encore d'un cagot de province, arrivant par le coche pour épouser la fille adultérine de monsieur le marquis, — et c'est tout.

Nos Beaumarchais modernes n'ont pas le fonds riche.

Au commencement du second acte, nous sommes chez le bourgeois député, où nous trouvons le jeune Maximilien, ce *lis* éclatant nourri sur le *fumier* de monsieur son père.

Les antithèses triomphales que le vent de nord-ouest apporte de Guernesey empêchent M. Émile Augier de dormir. Il a voulu du premier coup monter sur les épaules de Victor Hugo.

C'est d'un habile sauteur et d'un bon courtisan.

Le fils de Giboyer a obtenu chez M. Maréchal une place de secrétaire, véritable sinécure s'il en fût. Ce jeune homme, de l'aurore au coucher du soleil, n'a rien à faire, absolument rien. La femme du maître de forges, cléricale sensible, ferrée comme légitimiste sur le droit divin, mais traitant le

droit conjugal très à la légère, occupe à son profit le jeune désœuvré. Elle l'emploie à lire des chants entiers de *Jocelyn*, qu'elle entrecoupe d'interruptions continuelles, d'œillades significatives et de soupirs dont elle est toute prête à donner l'explication.

« — Aimez-moi un peu, monsieur Maximilien! » dit-elle au lis immaculé, de sa voix la plus câline.

Et le secrétaire de répondre avec une humeur mal déguisée :

« — Madame, certainement !... »

Il n'est pas dupe des manœuvres de cette colombe sur le retour, que l'espoir de captiver un pigeon de vingt ans affriande.

Ce digne M. Augier excelle dans l'idylle grotesque. Mademoiselle Nathalie lui vient en aide avec beaucoup de conscience pour faire de madame Maréchal un vrai type à la Pigault-Lebrun. S'il reste une nuance de pu-

deur dans le dialogue, elle disparaît très-habilement sous le jeu de l'actrice.

Pour un homme qui a répudié Voltaire, il faut convenir que le député Maréchal n'a pas de chance.

Deux fois de suite il procède au *conjungo*.

Sa première femme navigue sur le fleuve de Tendre avec un marquis, et la seconde veut s'y embarquer avec un lis.

Tous les goûts sont dans la nature.

Mais la Comédie-Française n'est pas instituée, que je sache, pour apprendre le roucoulement aux tourterelles déplumées et pour calomnier le ménage de messieurs de la Chambre.

XXXIV

On s'attend à voir entrer la jeune fille, dont ce lovelace de marquis ne craint pas de signer devant le public l'extrait de naissance. Pour mettre au bas de l'acte ce paraphe impudent, M. Émile Augier lui a tendu la plume.

En bonne morale on se rend de ces petits services.

Fernande arrive à propos et empêche madame Maréchal de s'engager plus loin dans son périlleux dialogue. On l'invite à écouter la lecture. Elle s'assied devant un métier à tapisserie.

La jeune fille a pour Maximilien une sorte d'antipathie dédaigneuse qu'elle lui témoigne sans gêne lorsque l'occasion s'en présente. C'est malheureux ; car autant le secrétaire

se montre rétif aux agaceries de la vieille colombe, autant il lui serait agréable de s'envoler avec la jeune au sommet le plus élevé de la poésie sentimentale.

Mais pour ce doux voyage *mademoiselle d'Auberive* ne semble pas disposée le moins du monde à déployer ses ailes. Jugez plutôt.

MADAME MARÉCHAL à Fernande.

« Que cherchez-vous donc? Je ne sais pas écouter quand on remue autour du moi.

FERNANDE.

» Je ne trouve pas mon peloton bleu.

MADAME MARÉCHAL.

» Vous perdez tout.

MAXIMILIEN se levant.

» Voulez-vous me permettre, Mademoiselle?

FERNANDE sèchement.

» Ne vous dérangez pas, Monsieur, je l'ai.

MAXIMILIEN, ramassant le peloton, à part.

» Tiens, moi aussi. (Il le met sur la cheminée.) Pimbêche ! » (1)

Il est très-humilié, ce jeune homme. Faire la conquête d'une belle-mère qui n'est plus de la première fraîcheur et n'obtenir de Fernande que des rebuffades, c'est intolérable.

Vous voyez que la pièce prend du corps au moyen d'un peloton de laine.

Les grands auteurs dramatiques savent tirer parti de tout. Il faudra bien que cette jeune fille au bout du compte explique son étrange façon d'être. Un secrétaire n'est pas le premier venu. Il a le droit d'exiger une

(1) Acte II, page 48.

certaine attention et quelques égards pour sa personne.

Pimbêche, oui certes!

M. Emile Augier n'a pas tort, et il va mettre bon ordre à tout cela.

Je suis émerveillé du tact prodigieux, de la délicatesse exquise et du sentiment parfait des convenances qui règlent les actions de ses personnages.

On voit que l'auteur a vécu dans la meilleure société.

XXXV

En attendant, maître Giboyer, fidèle à sa parole, rédige un admirable factum clérical, dans le style de Déodat.

Le maître de forges accourt, l'œil étincelant d'orgueil et d'allégresse, et dit à Maximilien :

« — Dorénavant, vous ne chômerez plus, rassurez-vous. *Je viens d'écrire* un discours qui sera un coup de canon! »

Vous comprenez que les députés cléricaux ne prennent pas la peine de faire fabriquer leurs homélies parlementaires et de payer des rédacteurs à raison de mille francs par mois, pour laisser à ces plumes vénales la gloire de leurs périodes et le triomphe du succès. Ils ont soin de recopier le discours, en lâchant un peu l'écriture, comme un orateur qui compose de verve, et ils le font remettre au net par un Maximilien quelconque.

C'est du moins l'auteur de la pièce qui l'affirme.

Aussi j'adresse mes compliments les plus vifs à MM. Berryer, Montalembert, Falloux, Keller et autres, sur la source de leur talent oratoire.

Il fallait bien que tôt ou tard justice fût faite, et que la Comédie-Française dévoilât à l'Europe ces jolis secrets du monde clérical.

Et si vous croyez que la ruse de ces adroits catholiques se borne à confier à des plumes étrangères la fabrication de leurs discours, détrompez-vous.

Pendant que les hommes achètent leur éloquence chrétienne toute confectionnée, les femmes adoptent pour leurs bonnes œuvres un procédé entièrement analogue. Soyez tranquille, vous allez en apprendre de belles ! Si Pigault-Lebrun se moque avec tant de goût et de décence des consœurs du Saint-Sacrement, le petit-fils va tourner en ridicule à son tour celles de ses imprudentes contemporaines qui font partie de la *Société des tabernacles.*

Mais afin de vous prouver combien ces

railleries sont légitimes, afin de pouvoir bien établir le droit de la Comédie-Française et de M. Augier, solidaires l'un de l'autre dans le sarcasme, voici quelques détails sur la société pieuse qu'ils vilipendent.

XXXVI

L'*Œuvre des tabernacles et des pauvres églises*, tel est son titre reconnu, consiste dans une association de dames chrétiennes qui, sachant que beaucoup de temples catholiques sont dénués de ressources, prennent soin de leur en fournir, et assurent ainsi la dignité du service divin.

Quelques âmes candides et sincèrement religieuses, qui n'ont pas l'énergie philosophique de Pigault-Lebrun et de ses successeurs, croient que le Dieu de l'Evangile daigne habiter non-seulement dans les basiliques

étincelantes de nos capitales, mais encore dans les églises nues et désolées de nos hameaux.

Or, ces églises n'ont souvent ni linge, ni ornements, ni vases sacrés.

L'association fait des quêtes. Chaque dame associée s'engage à donner à l'œuvre son superflu. Tous ses objets de toilette passés de mode, soie ou velours, plumes ou bijoux, se transforment et viennent parer les autels pauvres.

Il y a plus, par sentiment chrétien toujours et dans la persuasion qu'elle double son mérite, la dame sociétaire se fait un devoir de consacrer à l'œuvre son temps et son travail. Elle confectionne elle-même le linge et les ornements de la maison de *son Créateur*, pour me servir, dans un autre sens, de l'expression ironiquement impie employée par le grand-père de M. Augier.

Tous les ans on expose les ouvrages de ces dames afin d'entretenir parmi elles une sainte émulation; et, quand un pauvre prêtre de village, dont la chapelle est privée de tout, s'adresse à la *Société des tabernacles* et la conjure de lui venir en aide, on lui envoie les objets qui lui sont nécessaires.

Le naïf curé, dans sa reconnaissance, remercie les nobles mains qui ont travaillé pour son autel.

Pauvre homme!

Il ne sait pas que ces dames sont d'aimables pharisiennes, qui s'enrôlent dans la *Société des tabernacles* pour se donner un genre; qu'elles ne font pas le moins du monde acte de piété, mais qu'elles font tout simplement acte de révolte. Au milieu de tout ce manége, il ne s'agit pas de religion, il s'agit d'intrigue légitimiste.

On a, certes, à s'occuper de bien autre

chose que du travail réclamé pour les chapelles indigentes : on fait travailler les autres, on se procure une foule de petits ouvrages fabriqués au dehors, absolument comme ces messieurs se procurent leurs discours, et on les donne pour son propre travail.

Ah ! cléricales hypocrites !

XXXVII

Et comme c'est amené ! Quel talent l'auteur déploie pour rendre cette révélation piquante ?

« — Il est très-bien ce carreau, dit madame Maréchal en examinant la tapisserie de la jeune fille. Tâchez de ne pas le perdre comme vous avez perdu le dernier.

FERNANDE travaillant.

» Je le retrouverai sans doute.

MADAME MARÉCHAL.

» Un jour que personne n'en aura besoin, n'est-ce pas?

FERNANDE.

» Probablement.

MADAME MARÉCHAL.

» Vous ne m'ôterez pas de la tête que vous l'avez dit perdu pour ne pas le montrer à madame Mathéus.

FERNANDE.

» Pourquoi ne l'aurais-je pas montré?

MADAME MARÉCHAL.

» Parce qu'il y avait trois fautes. » (1)

Vous entendez, trois fautes? Ceci bien établi, vous allez voir comment les ruses clé-

(1) Acte II, page 47.

ricales se découvrent, surtout quand M. Augier s'en mêle.

Deux ou trois minutes après, entre la nymphe Egérie du premier acte; elle jette un coup d'œil sur l'ouvrage de Fernande et dit :

» — Ah! vous êtes aussi de la Société des tabernacles, Mademoiselle?

» — Non, Madame, répond la jeune fille.

» — Comment? ce que vous faites-là n'est pas un carreau pour le tapis des fidèles? C'est pourtant l'encadrement réglementaire; voyez plutôt. »

Elle déroule une charmante tapisserie qu'elle a dans son manchon, et déclare que ce chef-d'œuvre est dû à l'habileté de son aiguille.

Là-dessus, coup de théâtre.

« — Tiens, s'écrie madame Maréchal, c'est le carreau que Fernande croyait perdu. Il est bien reconnaissable. Voici les trois fautes. »

Il n'y a rien à dire, la baronne est prise.

XXXVIII

Mais on ne se déconcerte pas pour si peu de chose, quand on est, comme madame Pfeffers (joli nom, dont j'ai oublié jusqu'ici de complimenter l'auteur), une cléricale émérite.

« — Quelle est s'écrie-t-elle, la femme du monde qui fait sa tapisserie elle-même et ne se coiffe qu'avec ses cheveux? Ce sont des supercheries si générales et si bien admises, que quand notre fausse natte se détache devant nos amis, nous la rattachons en riant, — et c'est ce que je fais! » ajoute la spirituelle personne en roulant son carreau.

Puis elle dit à Fernande :

« — Ce qui m'étonne dans cette aventure, ce n'est pas que ma tapisserie ne soit pas mon

ouvrage, puisque je l'achète ; c'est qu'elle soit le vôtre, Mademoiselle. »

En effet, voilà ce qui est étrange, et tout le monde est confondu. On se récrie. Nécessairement il y a dans la maison des domestiques infidèles.

« — J'ai toujours soupçonné votre femme de chambre, dit madame Maréchal à Fernande. Ce n'est pas la première fois que vos petits ouvrages se perdent, il est probable qu'elle en fait commerce.

« — Et que la vieille femme à qui nous les achetons est une recéleuse, ajoute madame Pfeffers (ce nom est décidément plein d'euphonie). Encore une déception de charité ! »

Bref, poussée à bout, et ne voulant pas que le soupçon plane sur des innocents, Fernande déclare ce qu'il en est.

Depuis longtemps elle donne ses tapisseries à la vieille Hardouin.

« — Tous les pauvres, dit-elle, n'acceptent pas l'aumône. Cette vieille femme est fière, elle est habituée à vivre de son aiguille, sa vue baisse, et je viens en aide à ses yeux, voilà tout. Je ne comprends pas qu'on me tourmente pour si peu de chose. »

Sentez-vous la rouerie de cette petite scène?

M. Augier fait d'une pierre deux coups. D'abord il prouve que les personnes charitables sont celles qui sont en dehors de la société des tabernacles; puis il réhabilite aux yeux de Maximilien, présent aux explications, la pimbêche de tout à l'heure. Voilà d'habiles ficelles, ou je ne m'y connais pas.

Ombre de Scribe, tu dois être contente !

XXXIX

Quand on est en train de se moquer de la société des tabernacles avec autant de finesse et de grâce, il n'en coûte pas plus de donner, en passant, le coup de fouet de la satire à une autre association chrétienne, que M. Augier intitule l'*Œuvre des petits Chinois.*

N'est-il pas incompréhensible que des personnes d'esprit, des françaises, et des françaises de haut rang, s'occupent de ce qui se passe chez des barbares à l'autre bout du monde?

Elles s'assemblent, elles recueillent des souscriptions, pourquoi ? pour empêcher les sujets du Céleste-Empire de noyer ceux de leurs enfants qui leur semblent un embarras ou une surcharge. Des femmes admirables,

des vierges héroïques traversent les mers, débarquent en Chine, y fondent des établissements, sauvent des flots et de la mort ces tristes créatures, les élèvent et en font des chrétiens.

Voilà une idée souverainement ridicule aux yeux de certains hommes, qui ont charmé les loisirs de leur adolescence avec la lecture de *Mon oncle Thomas* et de *Monsieur Botte*.

Est-il vraisemblable, je vous le demande, qu'on patronne les petits Chinois?

Quel intérêt avez-vous à empêcher les adorateurs de Koung-Fou-Tsée de faire prendre dans le fleuve Jaune à des générations entières un premier bain qui est aussi le dernier? Cette sympathie et ce sauvetage organisé à trois mille lieues de distance seraient une originalité bien amusante, s'ils ne cachaient pas un complot clérical.

XL

Pendant que M. Émile Augier et MM. les comédiens ordinaires sont en verve de sarcasme, je leur conseille de flageller rudement et de la belle façon d'autres œuvres catholiques très-connues :

1° L'*Œuvre des faubourgs,* qui consiste à secourir les familles pauvres, à aider les mères indigentes, à tendre la main à l'artisan besogneux, à porter dans les mansardes un peu de joie et de bonheur.

2° La *Société maternelle,* qui prend l'enfant au berceau, le suit comme une providence, veille à son éducation et dirige son apprentissage.

3° L'*Œuvre des crèches,* qui reçoit dans

ses bras le nouveau-né de l'ouvrière, se voue pour elle aux soins de la maternité, lui permet de vaquer à ses travaux et de ne faire acte de présence à la crèche qu'aux heures où elle doit allaiter son enfant.

4° Les associations catholiques des *Amis de l'enfance*, des *Salles d'Asile*, des *Écoles*, qui sauvent chaque année trois cent mille petits malheureux du vagabondage et de la perversité précoce.

5° L'*Œuvre des prisons*, qui excite le coupable au repentir, lui ouvre des voies nouvelles où il peut retrouver l'honneur, et porte l'espérance dans les cellules, dans les cabanons, dans les geôles.

6° L'*Œuvre du bon pasteur*, qui rend aux filles séduites et débauchées par les lecteurs des romans de Pigault-Lebrun la paix de l'âme avec une seconde innocence.

7° Enfin la *Société de Saint-François*

Régis, qui s'applique à guérir une plaie sociale ignoble, arrive à légitimer les nœuds illicites et à faire rentrer une foule de ménages sous la loi civile et religieuse.

Autant de sociétés chrétiennes, autant d'abus.

Que M. Émile Augier et MM. les comédiens ordinaires n'oublient pas d'ajouter aux prochaines représentations quelque trait moqueur et bien incisif, qui soulève le parterre, non seulement contre les associations pieuses que je signale, mais aussi contre la *Société de Saint-Vincent de Paul*, contre l'*Œuvre des pauvres malades*, contre les *Sœurs aveugles* et contre les *Petites sœurs des pauvres*. [1]

[1] Je suis loin de citer toutes les admirables institutions chrétiennes, dont mademoiselle Julie Gouraud vient d'écrire l'histoire dans son beau livre qui a pour titre : *Les œuvres de charité à Paris*. (Charles Douniol, éditeur, 29, rue de Tournon.)

Il ne faut pas laisser la tâche imparfaite et n'enlever qu'à demi le bandeau de fanatisme qui couvre les yeux de la France.

Pauvre France !

Tant qu'elle sera catholique et cléricale, il y aura péril en la demeure. La foi, la charité, l'aumône, la bienfaisance, la compassion pour les douleurs humaines, tous les sentiments prêchés par l'Évangile ne sont qu'hypocrisie, grimaces, inventions perfides, trames légitimistes et machines à complots.

Creusez le mystère de toutes ces associations, vous y trouverez le drapeau blanc.

Merci, monsieur Augier! merci, bons comédiens ! Il fallait votre intervention pour nous dessiller les yeux et votre éloquence pour nous convertir. Palpez vos recettes, gonflez vos sacoches, prenez sans remords l'argent du public : c'est la digne récompense de votre courage et de vos vertus!

XLI

L'auteur de la pièce daigne s'occuper de temps à autre de sa petite intrigue dramatique, mais seulement lorsque les cléricaux sont bien étrillés.

N'oublions pas que c'est le point essentiel.

Voici le vieux d'Auberive qui rentre en scène, accompagné du pénitent de M. de Sainte-Agathe, ce délicieux comte d'Outreville qui, je dois le dire, continue d'être l'objet des espérances matrimoniales de madame Pfeffers.

La baronne ne perd pas de vue ce nigaud, qui la fascine par ses trois besants d'or et sa bêtise.

Elle minaude, elle joue de la prunelle, et, — pourrait-on jamais le croire, si M. Augier

ne l'affirmait pas ? — elle pousse la hardiesse cléricale jusqu'à demander au béat pourquoi il oublie de la saluer au milieu de la nef de Saint-Thomas d'Aquin, lorsqu'ils ne sont qu'à *vingt chaises* (1) de distance ?

Il est clair que l'aimable personne prend la maison de Dieu pour une salle de spectacle ou pour un coin de boulevard.

Toutes les dévotes sont d'ailleurs coutumières du fait. On les surprend à se livrer à la chasse aux maris jusqu'au pied du sanctuaire. M. Émile Augier ne l'a jamais vu, mais il en est parfaitement sûr.

D'Auberive qui tient de plus en plus à marier *sa fille,* ne vient pas précisément, cette fois, chez Maréchal pour causer de politique. Aussitôt que la baronne a quitté le salon il prend un prétexte pour renvoyer

(1) Acte II, page 63.

Fernande et, sans plus de retard, il fait la demande en mariage à brûle-pourpoint.

Le maître de forges est aux anges et donne son consentement immédiat.

Quel honneur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur !

Il n'en est pas de même du comte d'Outreville, qui accorderait volontiers la préférence à cette *divine Pfeffers* [1], comme il l'appelle. Mais le marquis le déshériterait, peste ! Il se résigne.

D'Auberive invite madame Maréchal à aller chercher Fernande. Le moment est venu de lui présenter son futur.

C'est un mariage à l'emporte-pièce.

Vous comprenez que, si l'on s'amusait aux bagatelles de la vraisemblance, les cléricaux en profiteraient pour respirer.

[1] Acte II, page 63.

XLII

Je signale une chose curieuse dans ce deuxième acte.

Non content de mettre en scène les impurs souvenirs du marquis et de déshonorer une tombe, l'auteur semble craindre que le public ne saisisse pas très-bien l'immoralité flagrante de cette situation, et il prend plaisir à l'accentuer.

MARÉCHAL.

« Maintenant que ma femme n'est plus là, laissez-moi vous dire sans façon, mon cher marquis, combien je suis heureux et fier de votre alliance. Je ne comptais donner que huit cent mille francs à ma fille, je lui donne le million tout rond.

LE COMTE.

» Je vous en prie, Monsieur, ne parlons pas de ces vilenies.

LE MARQUIS.

» Parlons-en, au contraire! Mon cousin n'a qu'une dizaine de mille livres de rente pour le moment; mais j'en ai soixante-dix que je lui laisserai... le plus tard possible.

MARÉCHAL.

» Palsambleu! j'en ai encore cent à lui offrir le jour de mes obsèques.

LE MARQUIS.

» *Mes petits*... vos petits enfants, veux-je dire, seront à leur aise.

MARÉCHAL.

» Pourquoi vous reprendre? Dites nos

petits enfants. Ne porteront-ils pas votre nom? Ventre-saint-gris! Marquis, nous voilà parents... alliés, du moins... par les femmes.

LE MARQUIS étourdiment.

» *Nous l'étions déjà*... par les convictions. » (1)

On entend d'ici les spectateurs rire au nez de ce bourgeois, qui donne bêtement la réplique pour publier la honte de sa première femme et son propre déshonneur. Quel sot que ce Maréchal, et quel vieux coquin que ce d'Auberive!

Mais quel homme d'esprit que ce M. Augier!

(1) Acte II, page 61.

XLIII

Ainsi le mariage est convenu.

Fernande accepte pour époux le comte d'Outreville ; elle l'accepte de but en blanc, sans préparation, très-heureuse de quitter la maison paternelle, nous allons savoir pourquoi.

Maximilien est un garçon très-fier.

Il n'entend pas que la fille de la maison se conduise envers lui avec une hauteur presque outrageante, sans qu'il en connaisse au moins le motif.

Trouvant Fernande seule, il lui rend le peloton de laine qu'il a ramassé tantôt, — manière très-habile d'entamer une conversation, — et lui dit :

« — Mademoiselle, qu'est-ce que je vous

ai fait? Pourquoi me traitez-vous si durement? Tant que j'ai pu vous prendre pour une banalité de salon, je me croyais au-dessus de votre mépris et je ne m'en souciais guère; mais celle qui prête ses yeux à la vieille Hardouin ne méprise la pauvreté de personne, et je viens vous demander loyalement en quoi j'ai démérité de votre estime?

» — Je suis fâchée, Monsieur, répond la jeune personne, que ma manière d'être vous choque; elle est la même avec vous qu'avec *vos prédécesseurs*, et cela n'a pas *nui à leur carrière*. »

Oh! oh! voilà qui devient grave!

Il paraît que la fille de d'Auberive, — autant continuer de la nommer ainsi, puisque M. Augier le permet, — a l'intelligence ouverte et l'œil fin. Les allures de madame Maréchal et le but où tend la Vénus quadragénaire ne sont pas un secret pour la candeur

de cette vierge. Elle sait que les prédécesseurs de Maximilien ont eu comme lui l'avantage d'être distingués de sa belle-mère, et que celle-ci leur a continué son affectueuse bienveillance après leur départ de la maison.

« — Ah ! je comprends ! s'écrie le jeune homme. Il y a eu ici des misérables... et vous me jugez d'après eux ! Ma justification ne sera pas longue, et c'est à vous plutôt qu'à moi de baisser les yeux devant votre soupçon. Allez, je vous plains... je vous plains plus que vous ne m'outragez, pauvre jeune fille qui avez perdu la sainte ignorance du mal ! » (1)

C'est très-joliment dit.

Je conviens moi-même que cette petite Fernande est beaucoup trop éclairée pour son âge.

(1) Acte II, page 68.

N'aurait-elle pas lu, par hasard, quelques volumes de Pigault-Lebrun? La chose est possible, d'autant plus que la belle-mère, toute à ses roucoulements, ne devait exercer sur sa belle-fille qu'une surveillance médiocre.

A la grande surprise de Maréchal qui entre, Maximilien lui donne sa démission de secrétaire, et le rideau baisse.

XLIV

Voici donc le résumé du second acte : lecture d'un chant de *Jocelyn*, — histoire d'un peloton de laine, — tapisserie disparue et retrouvée, demande en mariage faite à la hussarde, — retour du peloton merveilleux, — et enfin quatre mille francs d'appointements annuels perdus par Maximilien, parce qu'une petite fille voit trop clair.

Mais sur ce canevas mal tissé, quelle magnifique broderie de diffamations et d'outrages !

XLV

Le troisième acte est aussi nul.

Enlevez de la pièce le jeu des passions politiques du moment, et les railleries indécentes dont on veut rendre victime la France chrétienne, il ne reste plus qu'une chose vide et boursoufflée, assez semblable à ces petits ballons rouges qu'on vend dix centimes sur le boulevard, et qu'un coup d'épingle réduit à l'aplatissement.

Nous assistons à un chassé-croisé rebattu au théâtre, et qui résulte du dernier dialogue de Fernande avec Maximilien.

Celle qui a fait deux pas en arrière en fera trois en avant. On voit de quelle façon l'in-

trigue se dénouera, ce qui n'est pas une preuve d'habileté chez l'auteur.

En attendant, le secrétaire est furieux. Il faut qu'il reste jusqu'à ce qu'on puisse le remplacer. Tout l'agace, tout lui donne sur les nerfs, et la femme du législateur est mal reçue quand elle s'avise de roucouler de nouveau. La vieille colombe se persuade que l'humeur de Maximilien est un combat de la vertu dans l'âme de cet intéressant jeune homme. Cette pensée la flatte au-delà de tout ce qu'on peut dire.

De son côté, mademoiselle Fernande, revenue de ses préventions, éprouve le besoin de se justifier.

Elle cherche à se trouver seule avec le secrétaire et finit par éveiller la jalousie de son prétendu et les soupçons de la baronne. Celle-ci, en apprenant qu'on lui enlève le comte et les trois besants d'or dont elle s'est

éprise, veut tout naturellement brouiller les cartes. Nous savons qu'elle est de force à réussir.

Rien de plus, rien de moins pour le troisième acte de cette comédie merveilleuse.

Mais dans les hors-d'œuvre, c'est-à-dire dans les attaques dirigées contre le parti clérical, c'est autre chose. On y trouve des éléments sérieux et des scènes *corsées,* comme disent les gens de coulisses.

XLVI

Assistons d'abord à une répétition parlementaire.

Le député Maréchal est debout derrière un fauteuil, qui, pour lui comme pour le spectateur, représente une tribune. Sur un guéridon, à portée de sa main, se trouve le verre d'eau traditionnel. L'orateur choisi par les

cléricaux vient d'apprendre la première partie de son discours; il boit et pérore alternativement.

M. Augier est assez aimable pour nous donner du chef-d'œuvre l'échantillon qui va suivre :

« . . . .
. . . . . Et, Messieurs, soyez-en bien convaincus, la seule base dans l'ordre politique, comme dans l'ordre moral, c'est la foi! Ce qu'il faut enseigner au peuple, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce sont les droits de Dieu; car les vérités dangereuses ne sont pas des vérités. L'institution divine de l'autorité, voilà le premier et le dernier mot de l'instruction primaire! . . . .
. . . . »

Vous devinez qu'il faut prendre le contrepied de tout cela pour avoir la pensée véritable de l'auteur.

Heureux de ce joli pastiche, plus heureux encore de le placer dans la bouche d'un comédien qui le change en turlupinade, et qui s'humecte le larynx, entre chaque repos de phrase, pour donner aux applaudissements ironiques le temps de résonner dans la salle, M. Augier semble dire aux générations modernes :

— Croyez cela, et faites comme Provost... buvez de l'eau sucrée!

XLVII

L'histoire affirme que le peuple d'Athènes était un peuple éminemment spirituel. Voilà pourquoi sans doute nous trouvons si agréable, nous autres Français, de nous comparer aux Athéniens.

En effet, il y a entre les deux peuples quelques points de ressemblance.

Athènes avait un insulteur de génie, un écrivain dramatique audacieux, qui livrait aux huées de la populace les philosophes les plus recommandables, les hommes d'État les plus illustres, et qui, dans ses comédies pleines de cynisme, outrageait les dieux eux-mêmes.

Chez nous, dans l'Athènes du dix-neuvième siècle, avec très-peu de génie, mais avec autant d'audace, M. Émile Augier suit l'exemple de l'insulteur grec, attaquant les sages, les hommes politiques, les orateurs célèbres, se moquant de la religion et tournant en ridicule les croyances admises par la presque universalité de ses concitoyens.

A l'entendre ceux qui prêchent ou qui pratiquent la foi chrétienne sont des fourbes et des hypocrites éternellement occupés à tromper les simples. Il insinue que le catholicisme, établissant chaque chose ici-bas sur

le respect, sur la soumission, sur la confiance que l'homme doit à la divinité, n'a pour apôtres que des aveugles ou des menteurs. Il affirme que les *droits de Dieu* ne sont que rêve, fumée, néant, et que les *droits de l'homme* sont tout.

Marchons alors!

Que les sociétés vivantes n'hésitent pas à prendre les doctrines de M. Augier pour base; que les gouvernements les avouent, les encouragent, les patronnent; que tous les théâtres imitent la Comédie-Française et servent d'échos à l'impiété révolutionnaire, tout ira bien.

La question sociale sera vidée promptement, je vous le certifie.

XLVIII

Mais, dira-t-on, l'auteur ne met point à cela l'importance que vous y attachez.

C'est ce que nous allons voir.

Je veux bien trouver M. Émile Augier, si ce n'est innocent, du moins excusable. On va juger si cela est possible.

Après avoir sous une forme évidemment railleuse, donné au public son précieux spécimen d'éloquence cléricale, il fait adresser cette question à Maximilien par le maître de forges :

« — Que vous semble de mon discours, là, franchement?

» — Il me trouble beaucoup, Monsieur, il m'irrite, répond le jeune homme.

» — Il vous irrite?

» — Comme tous les raisonnements auxquels *on ne trouve rien à répondre,* ajoute le secrétaire, et contre lesquels *proteste pourtant le sentiment intime*. C'est surtout la seconde partie qui est d'une grande force. J'avoue que j'ai besoin de rassembler mes idées pour les *défendre d'une attaque aussi vive.* » ([1])

Or, ce n'est pas tout.

Resté seul, Maximilien se dit à lui-même :

« — C'est vrai que je suis troublé et irrité. Troublé, c'est tout simple ; je sens branler sous moi l'échafaudage de mes idées... Mais irrité contre qui ? Contre la vérité ? c'est trop bête ! Et c'est ainsi pourtant. *Ma raison prend un chemin où je me refuse à la suivre.* Il me semble que *je passe à l'ennemi.* » ([2])

Eh bien ! cela vous paraît-il assez clair ?

([1]) Acte III; page 74.
([2]) Acte III, page 75.

Peut-on dire plus ouvertement au spectateur : Soyez sur vos gardes! Il y a de par le monde certains individus qui se donnent pour religieux, et dont parfois les systèmes, présentés avec éloquence et tournés avec un art perfide, sont capables d'émouvoir votre cœur et de jeter le trouble dans votre jugement. Vous croirez être ébloui par un rayon de lumière, c'est une illusion. Ceux que vous écoutez sont amis des ténèbres et disciples du mensonge. La raison, cette faculté merveilleuse de notre nature, cette perle de l'esprit humain, s'égare dans le dédale absurde de leur doctrine. Quand ils vous disent que sans la foi il n'y a pas d'ordre politique et pas d'ordre moral possible, ils mentent effrontément. La raison seule est souveraine et la foi n'est qu'une billevesée. Tout pouvoir qui se soutient par sa propre force n'a pas besoin du secours du ciel. Enseignez cela aux

instituteurs primaires, et si quelqu'un vous parle des droits de Dieu, répondez à ce rêveur que 93 les a supprimés, pour établir uniquement les droits de l'homme!

XLIX

Ces principes rassurants ont dans la pièce une sanction définitive.

M. Augier ne veut pas qu'on s'y trompe.

A la fin de l'acte, Maximilien reçoit la visite du noble auteur de ses jours, et tout naturellement il lui laisse voir quelle modification s'est opérée dans ses idées.

« — Ah! malheureux enfant, s'écrie le père, qui t'a volé à moi? par où m'échappes-tu? qui t'a perverti? qui s'est amusé à te catéchiser?

MAXIMILIEN.

» Mon seul catéchisme est un discours que j'ai médité en le copiant.

GIBOYER.

» Le discours de Maréchal! un amas de *sophismes* et de *vieilles déclamations!*

MAXIMILIEN.

» Qu'en sais-tu?

GIBOYER.

» Parbleu! c'est moi qui l'ai fait!

MAXIMILIEN.

» Toi?

GIBOYER.

» Eh bien, oui, moi! Par conséquent tu vois ce qu'en vaut l'aune. » (1)

(1) Acte III, page 100.

Si maintenant le lecteur doute encore des véritables tendances de la pièce jouée et applaudie tous les soirs au Théâtre-Français, il y mettra beaucoup de bonne volonté.

Nous reviendrons là-dessus en temps et lieu.

L

Le troisième acte est fini.

Mademoiselle d'Auberive a cru devoir adresser des excuses à Maximilien. D'ennemis qu'ils étaient les voilà au mieux ensemble. Ils ont signé presque ouvertement cette paix touchante, et le *donneur d'eau bénite* se livre à des réflexions fort tristes sur son avenir conjugal.

De son côté, la baronne a l'œil ouvert.

Elle fait causer la jeune personne, devine

qu'elle en tient pour M. Giboyer fils, et travaille à rompre le mariage.

Toute la pièce est là. Ce n'est pas, vous le voyez, une intrigue de première force.

M. Augier le sait bien.

Lorsqu'il amuse aussi agréablement le parterre avec des satires contre les gens religieux, pourquoi dépenserait-il inutilement une autre monnaie?

Plus que jamais ses intentions hostiles sont en évidence.

Rire des catholiques, jeter le ridicule sur la question romaine, écraser de sarcasmes ses partisans, ne pas même admettre qu'on puisse la défendre, telle est sa tactique honorable, décente et courageuse.

LI

Dans ce grave débat qui fixe aujourd'hui l'attention du monde, se sont élevées des voix solennelles.

« C'est à l'édifice chrétien tout entier, a dit M. Guizot, que s'adressent les coups qui frappent de nos jours telles ou telles grandes constructions qui le composent. Dans de semblables épreuves, nous devons au catholicisme toute notre sympathie. » [1]

Or cette phrase a eu l'honneur d'exciter au plus haut point la colère de M. Émile Augier.

[1] Discours prononcé, le 20 avril 1861, à la séance d'une assemblée de protestants. On sait que M. Guizot, dans un livre qui a pour titre *l'Église et la société chrétienne*, a commenté ces nobles paroles, engageant toutes les communions protestantes à soutenir d'un accord unanime le catholicisme et les droits du saint-siége contre l'ennemi commun, la Révolution.

Quand il affirme dans sa préface qu'il n'a pas voulu mettre en scène *un homme d'État considérable et justement honoré;* quand il déclare que le personnage de d'Aigremont n'a *aucune ressemblance* avec M. Guizot, *ni de près ni de loin,* cela prouve le repentir tardif d'une inconvenance et un talent remarquable pour chanter la palinodie.

Mais voilà tout ce que cela prouve.

Le lecteur va se ranger à mon opinion, lorsqu'il aura sous les yeux la scène incriminée.

Comme première manœuvre pour amener la rupture du mariage de Fernande, la baronne veut enlever le discours à Maréchal et se venger en même temps de d'Auberive qui l'a jouée. Fidèle à ses habitudes, c'est-à-dire se montrant de plus en plus hypocrite et fine, elle s'arrange pour que le comité prenne l'initiative de la mesure.

Un des membres les plus influents de ce comité, M. Couturier de la Haute-Sarthe, est assis près d'elle.

LA BARONNE.

» J'ai eu cette après-midi la visite de ce pauvre M. d'Aigremont.

M. COUTURIER.

» Pourquoi ce pauvre? Est-ce qu'il est malade?

LA BARONNE.

» Pis que cela! vous allez voir! L'entretien est venu naturellement sur la politique, sur notre plan de campagne, sur Maréchal, sur le discours.

M. COUTURIER.

» Eh bien?

LA BARONNE.

» Ne regrette-t-il pas qu'on ne l'en ait pas chargé lui-même?

M. COUTURIER.

» Lui? un protestant! Il est fou!

LA BARONNE.

» Il l'est, je me le suis dit tout de suite. C'est d'autant plus inquiétant qu'il raisonne sa folie.

M. COUTURIER.

» Comment cela?

LA BARONNE.

» Il dit que les *dissidences religieuses*, comme les dissidences politiques, doivent s'effacer devant l'ennemi commun, que *toutes les églises doivent se donner la main* pour

combattre la révolution, qu'un *protestant plaidant notre cause* aurait plus de poids, que ce serait un grand exemple, que... Je ne sais plus, moi! des extravagances! » (1)

Or comparez ceci aux paroles de M. Guizot reproduites plus haut. Croyez-vous que l'allusion puisse être plus directe et en quelque sorte plus palpable?

Expliquez maintenant la préface.

Nous pouvons le dire tout bas, entre nous, M. Émile Augier a eu peur de son acte de courage, et il s'est hâté de le rétracter par un excès de bravoure.

LII

N'importe, il obtiendra difficilement le pardon de l'Académie.

Cette indiscrète et spirituelle Colombine

(1) Acte IV, page 110.

du *Figaro* vient d'imprimer un dialogue qui pourrait bien être de l'histoire, attendu que je la soupçonne d'écouter un peu aux portes et de se glisser partout.

Deux académiciens, un vieux et un jeune, se trouvent nez à nez dans la grande salle du palais Mazarin, juste devant la statue de Minerve.

Le colloque suivant s'engage :

— A la première représentation des *Précieuses ridicules*, Monsieur, dit l'académicien à cheveux blancs, un spectateur osa crier au milieu des sifflets : « Courage, Molière, voilà de la bonne comédie ! »

— Ce détail m'était connu, répond l'académicien à moustache noire.

— Eh bien, Monsieur, je sais un spectateur qui, le soir de la première représentation de votre pièce, s'écriait d'une voix perdue dans le tumulte des applaudissements : « Si-

lence, Augier, voilà une pitoyable comédie! »

— Cet ancêtre, c'est vous.

— Moi-même. Je vous ai donné ma voix pour vous faire admettre à l'Académie française, qui est une compagnie d'hommes de talent et d'honnêtes gens. Je m'en repens, Monsieur, et c'est la première fois que je me repens de quelque chose.

— En êtes-vous bien sûr?

— Très-sûr! continue le vieillard. Je vous ai donné ma voix, c'est-à-dire rendu service. En échange, vous avez tiré sur moi autant de flèches que les païens en lancèrent sur saint Sébastien, qui en est mort. Je n'imiterai pas son exemple. Vous me trouvez ridicule, cela ne vous donnait pas le droit de l'imprimer. Vous me savez protestant, ce n'est pas une raison suffisante de m'accuser d'inconséquence ou de mauvaise foi. Pour-

quoi m'attaquez-vous? Parce que je ne suis pas de votre avis, ce qui m'enchante à vrai dire. J'ai des titres au respect, et si ce n'est pas à moi de vous le rappeler, c'était à vous de ne pas l'oublier. Je suis vieux, j'ai fait quelque bien, j'ai acquis quelque gloire et j'ai mérité quelques inimitiés au nombre desquelles je ne comptais pas la vôtre. Insultez-moi donc; vous savez que *les injures ne peuvent atteindre à la hauteur de mon dédain*. Je sens qu'il y a dans le cœur de l'homme de bien ce triple sentiment : la haine de toute action mauvaise, la douleur de la savoir commise, et l'orgueil de s'en sentir incapable.

A cette verte semonce, le jeune collègue, piqué au vif, s'écrie :

— De grands mots et pas de raisonnement! J'ai fait une comédie; vous la trouvez mauvaise, je la crois bonne. Qui a tort? J'ai

du talent, je m'en sers; j'ai de l'esprit, (oh! oh!) je me bats avec. J'ai fait une œuvre agressive, je l'ai faite vivante, morale et hardie; j'y ai semé les attaques directes, les coups droits, les vérités étincelantes. Si vous criez, c'est que j'ai frappé juste. On a dit que je me ruais sur des gens à terre et sur des ennemis désarmés, c'est très-drôle! Des gens à terre, vous et les vôtres, qui avez pour vous la tribune, la presse, l'opinion, le clergé, la fortune, le rang, le talent et la puissance de l'intrigue; vous qui m'accablez dans les journaux de représailles indignées! Moi j'ai l'audace et le génie (peste!) et j'ai raison, puisque j'ai réussi (quelle force de logique!) L'autre jour, Sarcey m'a appelé Aristophane, ce qui m'a flatté. Et puis, d'ailleurs, on n'est pas parfait, et on a bien raison.

— Non, répliqua sévèrement le vieillard, vous n'êtes pas parfait, et vous avez bien

tort. Vous parlez d'Aristophane. Prenez-y garde! C'était en plein jour, au grand soleil, devant la foule assemblée, que le célèbre agitateur lançait ses sarcasmes immortels. Rendez-nous la liberté sans frein, les flots mouvants du peuple agité, et montrez-nous au loin, sur la colline sainte et sous le ciel bleu, les frontons blancs des Parthénons superbes, et puis alors attaquez, si vous l'osez, Cléon tout-puissant, l'idole de la multitude et le maître d'Athènes! ([1]) Mais gardez-vous d'avancer pour le juste désarmé l'heure de boire la ciguë. Maintenant, sûr de l'impunité, vous vous trouvez hardi. Ai-je le droit d'une réplique pareille et d'une insolence égale? Je l'aurais, que j'hésiterais à m'en servir. Vous êtes comme un soldat qui,

([1]) Ici Colombine prête évidemment son éloquence à M. Guizot. Le célèbre philosophe emploie des phrases moins pompeuses. Il a plus de calme et moins de poésie.

debout sur les murailles de la citadelle, insulterait dans la plaine l'ennemi qui ne peut l'assiéger. D'ennemis, vous n'en aviez pas, vous vous en êtes fait. Vous m'insultez, étais-je le vôtre ? Vous vous jetez sur Déodat, peut-il vous le rendre ? Est-ce une preuve de courage que de lancer le sarcasme à un homme d'un génie plus grand que le vôtre, et qui n'a pas comme vous titres, grades, décorations, faveurs ? Soldat intrépide et dévoué de la plus noble des causes ; convaincu, puisqu'il n'a jamais changé ; honorable, puisqu'il ne s'est pas enrichi, et qui, après avoir donné aux siens l'appui de son talent toujours utile, quoique emporté parfois, leur donne aujourd'hui le salutaire exemple de savoir souffrir et de ne pas s'en plaindre, d'être insulté par vous et de n'y pas répondre.

— Quoi ! riposte l'académicien à barbe

noire, vous défendez Déodat, lui catholique, vous protestant ! — Abjurez alors. — Mais vous n'en ferez rien : il faudrait vous confesser.

— Monsieur, répond l'académicien respectable, vous ne sauriez ni lasser ma patience, ni mériter ma colère. Si vous nous combattiez, il fallait le faire avec des armes honnêtes. Où avez-vous vu des personnages comme votre baronne, comme votre comte d'Outreville, comme votre bourgeois Maréchal? S'ils existent, ils ne sont qu'une exception, vous en avez fait une règle.

Eh ! quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?

C'est Cléante qui vous adresse ce reproche, le Cléante du *Tartufe,* vous n'en avez pas tenu compte ; ce que vous vouliez, c'étaient des caricatures et non des portraits. Je ne

puis croire, quoi qu'on me l'ait dit, que vous ayez, en créant votre baronne, voulu désigner une des plus saintes femmes qui aient jamais passé dans ce monde en y faisant le bien, — la mort vous l'eût rendue sacrée. Mais c'est assez, si vous n'en avez eu la pensée, qu'on vous ait cru capable de la concevoir. Vous lancez contre la noblesse des traits rouillés, et qui ont servi. Assimiler le nom de la Trémouille au nom de Prétentailles ! Quelle fine ironie et quelle spirituelle attaque ! Et quelle gloire d'amener sur les lèvres des Béotiens un rire inintelligent ! Gloire qui est bien à vous, Aristophane ! Après avoir donné pour asile à l'erreur, des âmes que vous avez faites hypocrites et que vous avez créées basses, vous mettez le langage honnête dans une bouche impure; vous traitez la bourgeoisie, dont vous êtes, aussi mal que la noblesse, dont vous ne pouvez être; vous discréditez

la famille, en supposant qu'elle peut s'enrichir de gens sans aveu et rester respectée; mais vous vengez involontairement la religion offensée, la morale outragée, le bon sens méconnu, en forgeant des héros qui ne valent pas vos victimes. Voilà ce que j'avais à vous dire!

Et l'académicien à cheveux blancs tourna les talons à l'académicien à moustache noire.

Après cette indiscrétion de Colombine, il ne reste plus à M. Émile Augier qu'à voiler sa rougeur. Je lui conseille très-sérieusement de faire découdre de son habit les palmes vertes et d'oublier le chemin du pont des Arts, jusqu'au jour où ses collègues indignés lui pardonneront.

Il court grand risque de ne plus passer l'eau.

LIII

L'attaque dirigée par l'auteur contre madame Swetchine est plus odieuse encore, s'il est possible, que celle dont il a rendu M. Guizot victime.

Bien des gens sensés trouveront que les comédiens ordinaires et leur complice ont une parfaite ressemblance avec ces amis de Thémistocle, qui, indignés d'entendre appeler Aristide *le juste,* et ne pouvant supporter le spectacle, humiliant pour eux, de cet homme de bien dont la vertu ne se démentait jamais, excitèrent les méchants contre lui et réussirent à le frapper d'ostracisme.

Que M. Émile Augier le sache, on est mal accueilli des âmes honnêtes et des cœurs droits, lorsqu'après avoir manifestement ex-

primé l'intention d'un outrage, on recule ou on s'abrite derrière une dénégation pour échapper au reproche.

Il serait trop commode vraiment de cracher à la face d'une personne respectable, et de s'imaginer qu'on essuie l'insulte avec un chiffon de préface.

Et quelle préface !

Jamais auteur embarrassé, confondu, pris sur le fait, n'a pataugé dans des phrases plus maladroites et dans une justification plus nulle.

Cela fait peine à lire.

Tout un public, à une première représentation, ne se trompe pas sur ce qu'on lui montre. Le nom de madame Swetchine était dans la bouche de chaque spectateur.

Oui, c'est bien l'ange de vertu, le modèle de charité évangélique, la patronne bénie de tant d'œuvres de bienfaisance, que M. Émile

Augier nous présente sous le masque de la baronne Pfeffers. C'est elle qu'il transforme en un démon d'hypocrisie, de ruse et de mensonge. C'est la chrétienne avérée, c'est la mère des pauvres dont il fait une lady Tartufe ignoble. C'est l'admiration publique, c'est le souvenir pieux que l'auteur et la comédienne osent souffleter de leur main profane.

L'amie intime de George Sand, madame Arnould-Plessy, s'est chargée de ce rôle.

Son air confit, sa mine insolemment dévote, son langage clérical accentué de rouerie mondaine; ses regards, tantôt voilés par une pudeur de commande, et tantôt éclatant de la coquetterie la moins pure; ses mines pleines de fausse réserve, ses réticences perfides, son ambition et sa fourberie cachées sous une perpétuelle grimace de piété, tout cela fait le plus grand honneur à l'actrice et lui sera compté pour sa gloire.

LIV

Cette édifiante baronne a juré qu'elle épouserait le sacristain.

Elle a besoin d'un sot pour mari, d'un homme sans volonté, sans caractère, qui lui serve de pavillon, et qu'elle puisse, dit cyniquement d'Auberive, *attacher à un clou comme un portrait de famille.*

Où trouvera-t-elle jamais une face plus bête, un niais plus séduisant, plus noble et mieux blasonné que le pénitent de M. de Sainte-Agathe ?

Et on lui enlèverait ce beau type clérical ? Non, certes, elle ne le souffrira pas.

Donc, en avant les coquineries et les ruses !

Seule avec le donneur d'eau bénite, elle

lui dit de sa voix la plus mielleuse, et en roulant les yeux comme une biche passionnée :

« — Voilà trois fois en très-peu de jours que le ciel vous met sur mon chemin, Monsieur : cela ne ressemble-t-il pas à une volonté de nous faire lier connaissance ?

» — On le dirait ! répond l'imbécile, dont le comédien Laroche, fidèle au système général adopté pour le jeu de cette pièce par le metteur en scène du Théâtre-Français, triple encore la stupidité béate et les allures de cagotisme.

» — Peut-être, continue la baronne, doit-il résulter de notre rencontre quelque chose d'heureux pour notre cause (la cause du catholicisme). J'en ai comme un pressentiment. Et vous ?

» — Ce serait bien glorieux pour moi, Madame !

» — Vous avez sur le front le *signe des*

appelés, dit la baronne (on comprend que cela signifie bel et bien le signe de *la bêtise,* et tous les gens d'esprit de la salle daignent applaudir). Le ciel emploie volontiers les mains pures. Or, le célibat est une grande vertu, vous le savez?

» — Hélas! je vais me marier, j'épouse mademoiselle Fernande! s'exclame le nigaud, avec la voix suffoquée d'un pigeon vaincu. »

LV

Si on ne fait que lire la pièce, il est difficile de comprendre et d'apprécier les prodiges d'hypocrisie de l'actrice, qui a bien voulu représenter madame Swetchine et tourner en ridicule sa sainte mémoire. Elle excelle à rendre le désappointement et la

colère sourde sans rien enlever à l'apparence de son calme religieux.

Vous allez voir comment une dévote manœuvre pour amener au piége l'homme qu'elle veut séduire.

LA BARONNE.

« On peut aussi faire son salut dans le mariage. Mes compliments, monsieur le comte; votre future est charmante et justifie bien la violence de votre passion.

LE COMTE.

» La violence?

LA BARONNE.

» Dame! il n'y a qu'une passion violente qui puisse excuser...

LE COMTE.

» Mais le rôle politique de M. Maréchal

n'est-il pas une noblesse? Je ne crois pas déroger en m'alliant à notre champion.

LA BARONNE à part.

» Ah! monsieur d'Auberive! C'est bon à savoir. (Haut.) Alors, c'est un mariage de convenance que vous faites?

LE COMTE.

» Oui, Madame; mon cousin le désire beaucoup.

LA BARONNE.

» C'est parfait. Je ne sais pas, d'ailleurs, de quoi je me mêle, et vous devez me trouver fort indiscrète. Ne vous en prenez qu'à une sympathie peut-être inconsidérée; mais, quand je vous ai vu, il m'a semblé que c'était un ami qui me venait. (Lui tendant la main.) Me suis-je trompée?

LE COMTE.

» Oh! Madame! »

Ici, M. Emile Augier place les mots suivants entre parenthèses : *Il porte sa main à ses lèvres*. Nécessairement il veut dire *la main de la baronne,* mais ce n'est pas ce qu'il dit. Après tout, quand un académicien se moque de la religion, il peut bien se moquer aussi de la pureté de son style.

Achevons la scène.

LA BARONNE **retirant sa main avec un sourire.**

« Non... ce n'est pas une galanterie banale que je vous demandais... Cette petite main de femme est digne d'être serrée virilement, vous lui rendrez un jour cette justice. (*D'Outreville éperdu lui serre passionnément la main. Il trouve cette main charmante et tombe en extase devant les doigts rosés de madame Pfeffers.*) Vous regardez mon bracelet?

LE COMTE.

» Votre?... Oui...

LA BARONNE le détachant et le lui donnant.

» Il est d'un travail assez curieux.

LE COMTE.

» Très-curieux.

LA BARONNE.

» Le médaillon surtout. Il contient des cheveux de mon mari.

LE COMTE.

» Quoi ! ces cheveux blancs?

LA BARONNE.

(*Ici elle prend une voix aussi touchante que virginale.*) Oh ! ma vie a été austère, monsieur le comte ! A l'âge de dix-sept ans, j'épousais un vieillard pour accomplir les dernières volontés de ma bienfaitrice.

LE COMTE.

» Votre bienfaitrice?

LA BARONNE.

» Orpheline au berceau, sans fortune, j'avais été recueillie par une parente éloignée, la douairière de Pfeffers, créature angélique, qui m'éleva comme sa fille. Quand elle sentit approcher sa fin, elle appela près d'elle son fils, le baron Pfeffers, alors sexagénaire, et nous prenant à chacun une main dans ses mains défaillantes : « — Ma mort, nous dit-
» elle, va vous enlever votre unique amie;
» promettez-moi d'unir vos deux solitudes et
» je mourrai tranquille. O mon fils! je confie
» son enfance à votre vieillesse, et votre
» vieillesse à son enfance. Ce n'est pas un
» mari que je te donne, ajouta-t-elle en se
» tournant vers moi, c'est un père! »

LE COMTE.

(*On a soin de faire observer qu'il est* TRÈS-

ÉMU *de cette communication.*) « Et, en effet, il fut un père pour vous?

LA BARONNE.

» Le père le plus respectueux! (*Redoublement d'*ÉMOTION *du comte. Il est désolé d'épouser Fernande.*) Mais je ne sais pourquoi je m'abandonne à ces souvenirs. Rendez-moi mon bracelet.

LE COMTE à part.

» C'est un ange!

LA BARONNE.

» Mon Dieu! qu'on est maladroite d'une main seule! Venez à mon secours, monsieur le comte! (Elle tend son bras au comte. — Il essaie de rattacher le bracelet.) Vous n'êtes pas plus adroit que moi; voyons si nous en viendrons à bout avec trois mains. (Elle lui vient en aide; — leurs yeux se rencontrent; — il se détourne éperdu. — A part.) Pauvre garçon! qu'on vienne

maintenant lui faire des histoires sur mon compte, on sera bien reçu! (Haut.) Accompagnerez-vous votre future chez moi ce soir?

LE COMTE.

(*Il est incendié des pieds à la tête et répond machinalement.*) » Ma future...

LA BARONNE.

» Je le veux. Je n'ai jamais été heureuse, mais j'aime le bonheur des autres. Ce doit être charmant l'éclosion d'un amour pur dans une jeune âme. Mademoiselle Fernande doit vous adorer.

LE COMTE.

(*Il est encore tout en feu.*) » Si elle aime quelqu'un...

LA BARONNE.

» Ce n'est pas vous. Qui donc?

LE COMTE revenant à lui.

» Personne. Je voulais dire qu'elle m'épouse pour se marier.

LA BARONNE à part.

» Il y a quelqu'un... je saurai qui. (Haut.) Et à quand le mariage?

LE COMTE tristement.

(*Cette tristesse est bien justifiée ; car, entre deux vierges, il n'est pas libre de choisir celle qui lui semble préférable.*) » Le premier ban sera publié demain, et je vais tout à l'heure acheter la corbeille.

LA BARONNE à part.

» On a vu manquer des mariages plus avancés! » [1]

[1] Acte III, page 84 et suivantes.

Surtout, Madame, quand une pieuse personne comme vous s'en mêle. Ah! que M. Augier connaît bien vos ruses, et qu'il démasque adroitement vos mœurs!

Après cette admirable scène de coquetterie et de séduction cléricale, ceux qui oseraient dire que l'auteur ne sait pas peindre les chastes héroïnes du catholicisme ne rendraient évidemment justice ni à son talent, ni à sa conscience.

LVI

On s'explique mieux que jamais pourquoi la baronne veut rompre le mariage.

Elle devine, comme je l'ai dit plus haut, que mademoiselle d'Auberive, — crue Maréchal, — aime le secrétaire du député. Pour avoir toutes ses victimes sous la main, elle

invite le jeune homme à venir le soir même à son cercle avec le maître de forges, sa femme, Fernande, d'Outreville, d'Auberive, et tout le parti catholique.

C'est là qu'elle doit mettre à exécution le plan merveilleux qu'elle a conçu.

Nous la voyons d'abord jeter la sonde jusqu'au fond du cœur de Fernande, où elle trouve le secret qu'elle cherche.

La jeune fille a pour le caractère loyal et l'âme fortement trempée de Maximilien une admiration trop voisine de l'enthousiasme, pour qu'on ne soupçonne pas cette admiration de se rapprocher un peu de l'amour.

Éclairée sur ce point essentiel, madame Pfeffers se dispose à enlever le discours à Maréchal.

C'est difficile, mais elle saura se tirer d'affaire par un coup de maître.

La fine diplomate, en annonçant à Cou-

turier de la Haute-Sarthe la visite de M. d'Aigremont et en taxant les idées de celui-ci d'extravagance, sait à merveille que le développement qu'elle donne à ces mêmes idées saisira son interlocuteur.

« — Permettez!... tout cela n'est pas si extravagant, Madame, dit Couturier. C'est au contraire d'une profondeur, d'une portée de vues... Je m'étonne qu'un esprit aussi élevé que le vôtre n'en soit pas frappé. Notre discours prononcé par un protestant, ce serait déjà un premier triomphe.

» — Ah! mon Dieu! fait la baronne, en poussant l'hypocrisie de cette exclamation jusqu'au sublime, j'espère que vous n'allez pas le retirer à mon pauvre Maréchal? »

Le député de la Haute-Sarthe regrette vivement le chagrin qu'il va causer à la protectrice; mais il faut décidément que le protégé rende le discours; l'intérêt de la bonne cause

l'exige, et le comité n'aura qu'une voix là-dessus.

Bref, il raisonne avec tant de justesse, que la baronne se résigne, tout en larmoyant.

Couturier sort.

Lady Tartufe jette son masque et pousse un cri de victoire :

« — Et de deux ! »

LVII

L'intrigue se file avec une satanique et cléricale habileté.

Puisqu'on a fait la découverte de l'amour de Fernande pour Maximilien, il est utile, en stricte bienséance et en bon catholicisme, d'exciter là-dessus les soupçons de la femme du maître de forges, ce qui s'accomplit en deux traits de dialogue.

Vous jugez de l'indignation de la vieille colombe.

On ne soupirait pas pour elle, on soupirait pour Fernande : c'est une trahison, c'est une horreur !

Mais comment arrêter la fiancée coquette dans cette voie dangereuse?

La baronne insinue à madame Maréchal que rien n'est plus simple. Elle n'a qu'à faire à ce petit Maximilien un affront public, le remettre comme on dit vulgairement à sa place, et arriver ainsi à éclairer Fernande sur la bassesse de ses sentiments.

Notre jalouse et fougueuse quadragénaire se dispose à suivre le conseil.

Ce plan de campagne de la baronne prend tout le quatrième acte. La pièce, comme on le voit, ne devient pas plus riche en éléments dramatiques sérieux.

LVIII

J'ai laissé Giboyer père à l'écart avec intention.

M. Emile Augier devine pourquoi.

Cet estimable personnage, dont il a cru devoir faire un démagogue, mérite une étude spéciale.

Où allons-nous, et quelle explication définitive donnerai-je de la conduite de l'auteur? Que signifie cette bataille livrée au catholicisme dans l'intérêt de je ne sais quel système bâtard, sous lequel la République montre son nez en plein Empire? Où tend cette manifestation marquée au cachet de l'indécence, et quotidiennement renouvelée devant le public? Est-ce le discrédit des idées chrétiennes qu'on veut amener pour mieux

ouvrir la voie aux anarchistes? Transforme-t-on les comédiens ordinaires en prédicateurs attitrés de démagogie et d'irréligion?

Dans quel but? au profit de quelle espérance?

LIX

J'ai sous les yeux une remarquable brochure de M. Edmond Fontille, [1] publiée par le même éditeur qui imprime aujourd'hui ce volume, et j'y trouve la preuve que l'échappée politique et religieuse de M. Émile Augier est en opposition directe avec les principes reconnus et les tendances de l'esprit napoléonien.

Mickiewicz, le grand poëte slave, le croyant sincère, mérite un peu plus de confiance,

(1) Adam Mickiewicz, *Sa vie et sa croyance.*

j'imagine, que le petit-fils de Pigault-Lebrun.

En nous donnant une foule de détails inédits jusqu'à ce jour sur les œuvres, sur le caractère et sur la vie intime de l'illustre polonais, M. Edmond Fontille nous cite les paroles suivantes de Miçkiewicz, sténographiées à l'un de ses cours au collége de France.

« Napoléon Ier, disait le célèbre professeur, portait en son esprit tout le passé du christianisme, et le réalisait en sa personne. Il a réagi contre le dix-huitième siècle, détruisant tout ce qu'il y avait de faux et de hasardé dans ses principes. En terminant une révolution, il a commencé une évolution. La Révolution (*revolvere*) signifie une marche rétrograde. Tous ceux qui espèrent voir une nouvelle révolution croient peut-être à la destruction du christianisme ; mais il est plus enraciné qu'on ne pense dans le cœur

des peuples. Sa vie est indestructible; il doit grandir par le développement de ses idées immortelles. Napoléon a commencé une évolution du christianisme. Son génie n'a pas cessé d'habiter la région spirituelle. C'est de là qu'il tirait toute sa force ; il ne la devait ni au passé ni à la terre, elle était toute divine. Il prouva à jamais qu'il n'y aura pas à l'avenir d'autre source possible de puissance politique réelle. »

En regard de ces profondes et significatives paroles du poète, M. Edmond Fontille place naturellement celles que Napoléon III a prononcées, le 7 novembre 1852, et dont la France entière garde le souvenir :

Ce qui me touche le plus, c'est de penser que l'esprit de l'Empereur est avec moi, que sa pensée me guide et que son ombre me protége.

La conclusion que nous avons à tirer de

ceci est rigoureuse : M. Émile Augier se trouve en complet désaccord avec la pensée impériale.

LX

Alors que veut-il? que demande-t-il? où vise-t-il?

De quelle opinion singulière et anti-française ose-t-il ici se faire l'écho? Sur quelle base établit-il cette alliance hybride de l'esprit démagogique et de l'esprit napoléonien? A quelle source fantasque va-t-il puiser sa logique? Où est la nécessité de *girardiniser* le théâtre, et d'en faire une école de paradoxes, un journal plein d'illégalité, qui esquive le cautionnement et le timbre?

Est-ce que le *Siècle* ne suffit pas aux be-

soins de la propagande impie et au développement des doctrines républicaines ?

La fantaisie de M. Émile Augier est d'un fatal et déplorable exemple. Heureusement il met ses prédications dans une bouche trop impure pour qu'elles puissent obtenir le résultat qu'il en espère.

Giboyer a vendu, sa vie durant, des articles multicolores, et il continue ce métier pendant les cinq actes de la pièce.

Voilà, soit dit entre nous, un fâcheux apôtre du système.

Il rappelle avantageusement ces honnêtes républicains, auxquels un ex-préfet de police, M. Carlier, très-original d'allure et très-franc de langage, disait :

« — Quand vous êtes trois réunis, j'en ai deux pour moi »

Ni l'amour filial, ni l'amour paternel ne peuvent excuser le cynisme insolent et le

défaut absolu de conscience que l'auteur prête à son publiciste barbu. Le fils a raison de dire au père :

« — De quel droit me rends-tu des services déshonorés ? »

LXI

Pour soutenir la Révolution, qu'il aime et qu'il honore, M. Émile Augier a des phrases d'une boursouflure inouïe et d'une déraison merveilleuse. Je défends à quiconque de trouver des modèles plus parfaits du genre.

C'est à désespérer Ledru-Rollin et Jules Favre.

Ainsi, voulant anéantir d'un seul coup la riposte sur les lèvres de ces politiques rétrogrades, qui refusent de naviguer avec lui dans la barque républicaine, il leur jette cette apostrophe solennelle :

« Les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les arrêter ! » (1)

Joseph Prudhomme ne fera jamais la découverte d'un argument plus solide.

On peut répondre à M. Émile Augier que les torrents ne sont pas des fleuves, et que celui de 93 a submergé quelques individus qui n'étaient pas précisément atteints de folie ; mais il n'en continuera pas moins de faire applaudir tous les soirs sa métaphore triomphale.

C'est maître Giboyer qui a mission de la lancer au public.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, le digne père est au désespoir. Il a *léché la boue* sur le chemin de son fils pour mieux le lui aplanir, — ce qui n'est ni propre, ni moral,

(1) Acte III, page 101.

— et Maximilien est la première victime du chef-d'œuvre d'éloquence que l'auteur de ses jours a rédigé sans conviction.

Comment ramener au bercail démocratique cette brebis égarée ?

M. Émile Augier s'en charge.

Voyant que le jeune homme s'obstine et objecte à son père que les républicains n'ont rien à mettre à la place de ce qu'ils détruisent, il souffle à Giboyer cette réponse bien capable de convertir au drapeau rouge tout l'univers connu.

« On ne voit jamais dans l'histoire une société en remplacer une autre sans apporter au monde un dogme supérieur. »

Quelle éblouissante proposition !

Effectivement 93 a apporté la hache, dogme supérieur s'il en fut.

M. Émile Augier est un dialecticien terrible contre lequel je ne veux pas entrer en

lutte. Pourtant, je lui fais observer que les barbares qui ont remplacé la société romaine, après l'avoir anéantie, n'ont pas fait rayonner le moindre dogme. Ils ont au contraire plongé l'Europe dans les ténèbres intellectuelles et l'ont frappée de mort sociale. J'ajoute, avec certains esprits doués de sagesse et de clairvoyance, que les démagogues pourraient bien être les barbares de la civilisation moderne, et que, puisqu'il s'agit de dogmes, il serait imprudent peut-être d'expérimenter les leurs.

C'est une simple réflexion que j'ose me permettre. Je supplie M. Augier de ne pas me répondre et de ménager sa foudre.

LXII

A tout hasard je rentre dans l'analyse pour échapper à la rancune de ce Jupin démocratique.

Giboyer, successeur de Déodat, non-seulement compose les discours de MM. les députés légitimistes ; mais encore il rédige, lui démocrate, un journal de la plus entière blancheur.

Il a définitivement avoué sa paternité à Maximilien. Celui-ci a beau multiplier les supplications, il ne réussit pas à lui faire abandonner son métier honteux. Mille francs par mois, pour me servir d'une expression très-neuve employée par l'académicien qui signe la pièce, ne se trouvent pas sous le *pied d'un cheval*. (1)

(1) Acte V, page 146.

Avec ces respectables appointements, Giboyer fera voyager son fils. Les voyages forment la jeunesse.

Où ira Maximilien?

Je vous le donne à deviner en mille. Y êtes-vous? Pénétrez-vous le mystère? Jetez-vous votre langue à l'auteur, qui seul peut vous donner le mot de l'énigme? Oui... Eh bien! Maximilien ira en Amérique.

Bah! pourquoi faire?

— « Tiens, parbleu! pour y étudier la démocratie. » [1]

C'est la réponse textuelle de cet honnête Giboyer. Ne riez pas! Vous seriez dans la plus profonde erreur en prenant ceci pour une épigramme.

Il n'y a qu'une application du système républicain sur toute la surface du monde civilisé.

[1] Acte III, page 98.

L'Amérique seule jouit de cet inappréciable avantage, et en recueille aujourd'hui des résultats si précieux que M. Emile Augier ne balance en aucune sorte à envoyer là, non-seulement Giboyer fils, mais tous ceux qui désirent la gloire et la tranquillité de leur pays, assurant qu'ils ne trouveront nulle part des modèles plus complets de patriotisme et de plus touchants exemples de fraternité.

Voilà de quelle manière le vrai démocrate raisonne.

Sa logique est intrépide, rien ne la déconcerte. Le malheur d'un peuple, quand il est amené par ses principes, n'est plus un malheur; la ruine publique est un bienfait, les désastres de la guerre sont une bénédiction.

Mais votre fraternité se baigne dans le sang !

Qu'importe ? Cette espèce de bain rentre

dans ses habitudes et fait partie de son hygiène.

Mais la démocratie engendrerait chez nous de semblables abominations, mais elle est tellement convaincue de la vérité de ses *dogmes supérieurs* qu'elle ne souffre même pas qu'on les discute, mais elle recommencera les septembrisades, mais elle est capable d'aiguiser de nouveau le couperet !

Ce sont là des détails insignifiants, répondra l'auteur. Permettez-lui ces petites fantaisies, et dépouillez-vous des préoccupations de l'égoïsme.

LXIII

M. Emile Augier est un grand citoyen.

Les sociétés modernes lui tresseront des couronnes, et ne manqueront pas d'en décerner quelques-unes à MM. les comédiens ordinaires.

O folie humaine!

Quand on pense que le petit-fils de Pigault-Lebrun avait une occasion, une seule, d'imiter son grand-père dans l'unique raisonnement convenable que celui-ci ait jamais tenu, et qu'il laisse follement échapper cette occasion.

Jugez plutôt.

« Pourquoi, dit l'aïeul, Montesquieu, avec autant de génie, se trompe-t-il aussi souvent? Pourquoi affirme-t-il que les républi-

ques sont fondées sur la vertu? Les républiques fondées sur la vertu!... Nous en savons quelque chose, citoyens républicains! » (1)

Et le petit-fils chante une hymne en l'honneur du parti rouge? Les pères, hélas! valaient-ils mieux que les enfants?

LXIV

Le rôle de Giboyer le démocrate, ou, en d'autres termes, du journaliste vendu, est confié à l'acteur Got.

Il faut rendre à Got cette justice de dire qu'il adopte un procédé tout différent de celui de ses collègues, en atténuant l'odieux du caractère, au lieu de chercher à l'exagérer.

(1) *Monsieur Botte*, tome I, page 135.

Par un singulier phénomène, bien propre à effrayer le sens moral et à donner le dégoût du paradoxe au théâtre, ce publiciste impur, cet être sans conscience et sans dignité, ce paillasse du journalisme qui saute pour les blancs, pour les bleus et pour les rouges, est véritablement le seul individu qui soit un peu sympathique dans cette œuvre singulière. Maximilien, petit pédant plein de morgue, dont la vertu monte sur des échasses et se met beaucoup trop en évidence, n'obtient qu'un intérêt médiocre. Fernande est une gracieuse péronnelle, dont le rôle n'est à classer ni dans les types de convenance, ni dans les types de pudeur. Quant aux autres personnages, ils sont désolants d'imbécilité ou d'ignoble rouerie.

Nous avons laissé l'aimable baronne en train de nouer son intrigue.

Maximilien et Fernande se livrent, en plein

cercle catholique, à la joie de s'être réconciliés. Ils ne se gênent pas le moins du monde et leur entente cordiale est manifeste pour ce benêt de comte d'Outreville et pour cette grotesque Putiphar, qui a nom madame Maréchal.

Les spectateurs ne tardent pas à être prévenus par un monologue de Giboyer fils que la pimbêche du peloton de laine a décidément quelque chose de plus que son estime.

Sur les entrefaites, on annonce M. de Boyergi, subtil anagramme, sous lequel Giboyer père voile sa mauvaise réputation de biographe.

MAXIMILIEN.

« Toi!

GIBOYER à part, avec un geste de colère.

» Va te promener!

MAXIMILIEN.

» C'est toi qui signe Boyergi?

GIBOYER durement.

» Comment es-tu là?

MAXIMILIEN.

» Tu veux donc continuer cet horrible métier? Pauvre père!

GIBOYER.

» D'abord, tu m'as promis d'oublier que je suis ton père.

MAXIMILIEN.

» Je t'ai promis de ne pas le dire; mais de l'oublier!... T'ai-je promis d'être un ingrat?

GIBOYER.

» Ah! je ne te demande qu'une preuve

de reconnaissance, c'est de me laisser achever mon œuvre. Je n'ai pas besoin de ton respect.

MAXIMILIEN.

» Mais j'ai besoin de te respecter, moi! Quelle lutte impie veux-tu établir entre ma tendresse et mon honneur? Lequel des deux souhaites-tu qui emporte l'autre?

GIBOYER assis sur le canapé.

» Je ne peux pourtant pas te laisser user par la misère!

MAXIMILIEN.

» Penses-tu que j'accepterai encore tes bienfaits, sachant ce qu'ils te coûtent? Ne m'as-tu pas mis en état de gagner ma vie et la tienne? Avons-nous tant de besoins, toi et moi? Nous connaissons la pauvreté; reprenons-en gaiement le chemin bras dessus, bras

dessous. Ne sera-ce pas charmant de vivre tous deux de notre travail dans une mansarde?

GIBOYER.

» Charmant pour moi, oui!

MAXIMILIEN.

» Et pour moi donc! Je sais qui tu es maintenant. Je suis fier de toi : j'ai lu ton livre.

GIBOYER.

» T'a-t-il convaincu?

MAXIMILIEN.

» Certes! (Lui mettant la main sur le front.) et je ne veux plus que tu avilisses le grand esprit qu'il y a là. — Mon vieil ami, comme tu dois souffrir de vilipender tes belles idées dans ce *journal d'écrevisses!* Quitte-le! je t'en supplie! (Souriant.)

Je te l'ordonne! J'ai bien aussi quelques droits sur toi peut-être? Tu as assez *léché la boue* sur mon chemin, comme tu dis; *essuie-toi la bouche* pour m'embrasser. (Il l'embrasse.)

GIBOYER.

» Brave enfant!

MAXIMILIEN.

» Tu m'obéiras?

GIBOYER.

» Il le faut bien. N'es-tu pas mon maître?

MAXIMILIEN.

» Tout me réussit aujourd'hui. *Vive le bon Dieu!* » (1)

(1) Acte IV, pages 118 et 119.

LXV

Je comprends que M. Emile Augier fasse crier à ses personnages : Vive la République!

Ces sortes de souhaits par acclamation s'appliquent aux individus ou aux choses menacées de mort ou de ruine, et la République, j'en conviens, est très-périssable de sa nature.

Mais Dieu, l'immortalité par essence, n'a besoin d'aucune manifestation de ce genre écrite ou parlée. Celle que l'auteur place ici dans la bouche de Maximilien est de toutes les choses inutiles de la pièce la plus ridicule et la plus inconvenante.

Toujours est-il que voilà Giboyer fils converti et arraché aux erreurs cléricales par la lecture du livre de M. son père.

Un beau livre démocratique dont on a fait l'éloge au premier acte!

Une œuvre admirable de sens droit et de force morale, entièrement rédigée à l'encre rouge, et contenant en bloc toute la vérité, tout le progrès, toute la science politique du présent et de l'avenir.

On se demande pourquoi le Théâtre-Français ne la fait pas imprimer, avec une partie de ses grosses recettes, pour la distribuer gratis aux spectateurs.

« Il faut avouer, dit M. Edouard Fournier dans son feuilleton de la *Patrie* (1), que l'auteur de la pièce, en prenant ici pour vase d'élection cette intelligence souillée, cette âme qui se prostitue, donne une triste idée du cas qu'il fait des opinions libérales. Comment veut-il, après avoir pris plaisir à

(1) 9 décembre 1862.

nous montrer les flétrissures de cet esprit, que nous ayions foi dans la parole qu'il animera ? Après nous avoir fait compter toutes les souillures du flambeau, comment veut-il que nous croyions à la pureté de la lumière? Pour moi la création de ce type n'est qu'un sophisme, et sa vie un paradoxe. Je ne crois pas plus à Giboyer démocrate qu'à Giboyer légitimiste. Des deux côtés il est faux apôtre, puisque des deux côtés on peut le traiter d'apostat. »

C'est un argument sans réplique.

L'auteur a beau reproduire une seconde fois sa précieuse métaphore de la *boue*, dans laquelle il paraît se complaire, il ne rendra pas les lèvres de Giboyer plus pures et son âme plus noble.

Ainsi raisonnent et continueront de raisonner longtemps encore ces mêmes *journaux d'écrevisses*, dont M. Augier se raille

avec un goût si pur et un esprit si pétillant.

On le devine, cette qualification délicate a trait aux feuilles religieuses, et surtout à l'*Univers* frappé de suspension depuis plusieurs années. L'auteur et les comédiens ordinaires, ses complices, pratiquent l'insulte aux morts avec une grâce touchante.

LXVI

Giboyer, cédant aux prières de son fils et accomplissant une volte-face nouvelle, sera désormais d'un grand secours à l'intrigue.

Madame Maréchal est en train de suivre le conseil de la baronne. Décidée à faire une offense publique à Maximilien, elle traite

l'amoureux de Fernande en valet devant tous les cléricaux illustres qui prennent le thé.

« — Monsieur Gérard, lui dit-elle (on ne connaît le fils de Giboyer que sous le nom de sa mère), débarrassez-moi de ma tasse ! »

Elle juge inutile d'ajouter : « S'il vous plaît, « ou : « Je vous en prie. »

C'est fort bien.

Mais elle a compté sans mademoiselle Fernande, jeune personne très-résolue, et que ni la présence ni les jugements du monde n'intimident guère. Entendant l'interpellation saugrenue adressée à Maximilien, elle prend aussitôt sur le guéridon de service une tasse pleine, arrête le jeune homme qui, par un mouvement machinal, allait obéir à l'injonction inqualifiable qui lui était faite, lui présente la tasse et dit :

« — Monsieur Gérard, voulez-vous me permettre de vous servir?

» — J'ai déjà refusé, Mademoiselle.

» — Vous ne refuserez pas de ma main! » reprend Fernande.

Stupéfaction générale du cercle catholique. Notez, je vous prie, que le futur de la demoiselle assiste à ce gentil coup de théâtre.

Il déclare tout naturellement à d'Auberive qu'il n'épouse plus sous aucun prétexte.

Le vieux marquis se fâche et provoque en combat singulier ce candide et pusillanime donneur d'eau bénite, dans les principes duquel ne rentrent ni l'épée ni le pistolet. D'Auberive abuse de sa frayeur pour lui persuader qu'il doit se montrer chevalier français et couvrir de son nom l'inconséquence d'une jeune tête folle.

Arrive Maréchal, ahuri et tremblant.

Il craint que l'équipée de sa fille ne soit une cause de rupture. Le marquis lui annonce que le mariage tient encore, mais que le discours ne tient plus.

C'est à ce moment que maître Giboyer se précipite, armé de toutes pièces, au milieu de l'imbroglio.

A certaines réticences de Maximilien, il a vu que le jeune homme était amoureux. Mais amoureux de qui? Silence complet de Giboyer fils à cet égard.

La discrétion marche à la tête de ses nombreuses vertus.

Fernande, avec sa tasse de thé, vient très-à propos expliquer le logogriphe, et l'excellent père, ne voit pas, au bout du compte, pourquoi cette jeune fille ornée d'un million ne serait pas sa bru.

La baronne a fini sa tâche, celle de Giboyer commence.

M. Émile Augier rassemble dans la main de son démocrate les ficelles du dénouement.

A tout seigneur, tout honneur.

LXVII

Ce pauvre Maréchal est furieux.

Lui enlever son discours, un si beau discours, qu'il avait appris d'un bout à l'autre!

Il exhale ses plaintes en présence de Giboyer. Comme celui-ci doit rompre en visière aux légitimistes, aucun scrupule ne l'arrête plus, et il fait chorus d'indignation avec le maître de forges, déclarant qu'on n'a pas le droit de traiter en Cassandre un personnage de son mérite et de sa valeur.

Bref, il l'excite de toutes ses forces à la vengeance.

— Un bon tour à leur jouer, dit-il, serait de répondre à ce même discours qu'ils vous reprennent, et de les écraser par une réplique foudroyante.

— Ah! si je pouvais! s'écrie Maréchal.

GIBOYER.

« Il ne vous manque qu'un foudre... On peut vous le procurer.

MARÉCHAL.

» Qui? Vous?

GIBOYER.

» Non, je ne suis pas de force. Je ne connais qu'un homme capable de rétorquer mon discours, c'est mon neveu.

MARÉCHAL.

» Le petit Gérard? Mais il le trouvait sans réplique?

GIBOYER.

» Il a réfléchi depuis et il me l'a démoli à moi pièce à pièce. Vous le dirai-je? il a si bien retourné mes idées que j'abandonne le parti et vais donner demain ma démission de rédacteur en chef. » [1]

En résumé, tout s'organise.

Bouillant de rancune et décidé à prendre une revanche terrible de l'affront qu'il a reçu, le maître de forges, à la séance de la Chambre du lendemain, lit une réfutation de son premier discours, qui met le parti légitimiste en déroute.

[1] Acte IV, page 130.

Voilà comment nos mœurs parlementaires sont présentées à l'admiration publique par un académicien et par les acteurs de notre premier théâtre.

C'est l'amoureux de Fernande qui a passé la nuit à composer cette merveilleuse riposte.

Son digne père lui a fourni l'exorde.

LXVIII

Tout se gâte; la discorde est au camp d'Agramant.

Une espèce de fantôme solennel et presque sinistre apparaît dans le salon du maître de forges. C'est madame Pfeffers. Elle est juchée sur le plus haut sommet de la dignité cléricale.

Fernande est seule avec sa belle-mère pour recevoir cette visite. L'orateur victorieux n'est pas encore rentré de la chambre.

Scandant chaque mot, roulant majestueusement la prunelle, et donnant à son extérieur et à son langage toute l'importance du catholicisme offensé, la baronne annonce à

madame Maréchal que M. le comte d'Outreville reprend sa parole.

Il est impossible de voir une scène plus imposante; elle se termine par ce petit aparté plein de scélératesse :

« — Dans un mois je porterai d'azur à trois besants d'or! » (1)

Voyant entrer Maréchal, cette noble personne le foudroie de son dédain; puis elle disparaît pour ne plus revenir.

Madame Arnould-Plessy a dignement rempli sa tâche.

(1) Acte V, page 138.

LXIX

Quant à madame Maréchal, scandalisée de la volte-face de son époux, elle le traite d'apostat, de révolutionnaire, de cannibale, et quitte la place à son tour.

Deuxième étoile filante, qu'on aura le chagrin de ne plus revoir. Mademoiselle Nathalie se flatte, elle aussi, d'avoir bien mérité du parterre.

Nous approchons du dénouement.

J'ai dit que les ficelles se trouvaient réunies dans la main de ce chenapan de Giboyer. Soyez sûr qu'il achèvera la manœuvre avec une habileté transcendante.

Rien de mieux combiné, du reste, que le plan du démocrate.

Il a jeté Maréchal dans un casse-cou parlementaire, dont il est tout à fait impossible au bonhomme de se tirer sans le sécours de Maximilien. L'ennemi répliquera vertement à la séance prochaine; il va falloir de nouveaux chefs-d'œuvre de style et de logique.

C'est par là que maître Giboyer tient le père de Fernande.

On devine qu'un député, dans une situation pareille, est prêt à tous les sacrifices pour conserver la plume admirable qui lui a valu tant de gloire et de succès.

Donc, lorsque Maréchal entend Boyergi lui déclarer à l'improviste qu'il est à la veille de partir pour le Nouveau-Monde, et que son intention positive est de prendre Maximilien pour compagnon de voyage, le

nez de Provost, — ce nez historique, déjà si développé, — s'allonge au delà de toutes les limites connues.

« — Vous emmenez Maximilien ! s'écrie-t-il avec désespoir.

» — Oui, Monsieur, j'ai accepté la direction d'un grand journal à Philadelphie, et j'ai besoin du concours de mon neveu.

» — Mais, sapristi ! moi aussi j'en ai besoin, j'en ai plus besoin que vous ! » dit Maréchal, dont la douleur est navrante.

On souffre, on est humilié de voir un membre du corps législatif dans un embarras aussi cruel. Le pauvre homme est obligé d'avouer son incapacité notoire ; il descend jusqu'à la supplication et pousse les appointements de Maximilien à un chiffre fabuleux pour fléchir M. de Boyergi, qui s'obstine à embarquer cet utile jeune homme et à laisser un pauvre député sans plume et sans discours.

— Que voulez-vous? dit le démocrate souriant dans sa barbe grise et tout fier du résultat de sa ruse, « j'emmène Maximilien avec moi surtout pour le dépayser, pour l'arracher à un amour sans issue.

» — Il est amoureux? s'écrie Maréchal. Parbleu, le beau malheur! Nous l'avons tous été, et nous voilà!

» — Ce n'est pas une amourette, Monsieur, c'est une passion.

MARÉCHAL.

» Quoi? une jeune fille qu'il ne peut pas épouser? La famille a donc des prétentions par-dessus les maisons? Car enfin votre neveu est charmant de sa personne; il a un avenir magnifique, un présent très-acceptable, puisque je lui donne... Oui, j'irai jusqu'à vingt mille francs! Que diable! c'est une position

superbe! Qu'est-ce qu'il leur faut donc à ces imbéciles-là?

GIBOYER.

» Si je vous disais le nom de la jeune personne, vous n'insisteriez plus.

MARÉCHAL.

» C'est donc une Montmorency?

GIBOYER.

» Mieux que cela! Pour en finir en un mot, c'est mademoiselle Fernande. » (1)

A cette bombe imprévue qui lui éclate dans les jambes, Provost-Maréchal fait un bond prodigieux. Son nez s'allonge encore,

(1) Acte V, page 144.

ce qui ne paraissait plus être dans les choses possibles.

Mais bah! Qu'est-ce que l'orgueil de famille à côté de l'orgueil parlementaire?

» — Je suis la bête noire d'un parti puissant et rancunier, dit le prudent bourgeois. Les quolibets vont pleuvoir sur mon silence. Je n'aurais plus qu'à me retirer de la scène politique et à aller planter mes choux. » Vite un million de dot et la main de Fernande à ce petit secrétaire. Sautons le fossé, morbleu!

Et il le saute.

Mademoiselle Fernande, appelée sans retard et mise en demeure de se prononcer, le saute elle-même d'un pied leste et mignon, sans le moindre trouble, avec une grâce charmante.

LXX

Giboyer fils arrive au milieu de ces exercices gymnastiques.

Il est très-étonné lorsqu'on lui annonce que la pimbêche du premier acte, devenue l'ange de ses rêves, est paternellement autorisée à le suivre devant M. le maire.

« — Quoi! Monsieur, s'écrie-t-il, vous consentez!... Et vous, Mademoiselle... malgré ma pauvreté, malgré ma naissance...

» — Qu'est-ce qu'elle a de particulier, votre naissance? » dit Maréchal.

Aye!

Voici une nouvelle bombe. Cette fois elle éclate dans les tibias démocratiques de Giboyer père.

Son plan n'avait pas prévu l'obstacle le plus sérieux. Il oubliait tout simplement qu'on marie avec beaucoup de peine, en ce monde, les enfants qu'on ne signe pas.

LXXI

Je me permets de modifier ici le dialogue de l'auteur, sans toutefois en changer le sens.

— Vous comprenez, Monsieur, dit Maximilien à Maréchal, que le nom de Gérard étant le nom de ma mère....

— Fichtre! s'écrie le député. Mais alors vous êtes un enfant naturel, mon ami, c'est grave! On a l'habitude, monsieur de Boyergi, de prévenir les gens de ces choses-là.

— Je ne dis pas non, cela m'était sorti de la tête, répond le démocrate d'un air penaud. Après tout, la belle affaire! Qui empêche de déclarer que mon neveu est orphelin? Cela trompera les curieux et leur ôtera l'envie d'aller mettre le nez dans son état civil.

— Tiens, mais au fait c'est juste, dit Maréchal.

— Permettez, Monsieur, réplique le vertueux et sensible Maximilien, mon père existe.

— Un père qui ne l'a pas reconnu, fi donc! s'écrie Giboyer. Ça ne compte pas.

— Devant la loi, c'est possible, répond le fils; mais dans mon cœur ça compte.

— En avez-vous bientôt fini avec ce galimatias? dit Maréchal pressé de conclure. Dès qu'il y a un père, ce père a un nom. Parlez. Comment s'appelle-t-il?

Ici le démocrate confus baisse la tête, et

le nez de Provost, à côté du sien, n'est plus qu'un nez à la Roxelane.

Maximilien répond avec héroïsme :

— Il se nomme Giboyer.

— Hein ? s'exclame le maître de forges en reculant d'épouvante. Qu'est-ce que vous dites ?... Giboyer ! l'auteur des biographies contemporaines !... un abominable pamphlétaire, un vampire, un ogre, occupé à dévorer à belles dents les illustrations de ce siècle !... Un effronté qui a l'audace de tout écrire, et qui sans la moindre gêne, carrément, de son encre la plus perfide, ne craindrait pas d'imprimer, par exemple, que moi Maréchal, membre du corps législatif et l'un des premiers orateurs de la chambre, je fais composer mes discours par un secrétaire... Sapristi ! c'est de la diffamation au premier chef, savez-vous ? et la société ne doit pas permettre ces infamies-là !... Giboyer ! c'est

le diable !... Je regarde comme une chose très-heureuse que ce mangeur de chair fraîche ne vous ait pas empêtré de son nom !

— Monsieur, dit Maximilien, ce nom je le respecte. « Où mon père ira, j'irai : c'est mon devoir, c'est ma joie. Je ne le séparerai pas du seul homme qui ait le droit d'entourer sa vieillesse d'affection et de s'agenouiller à son lit de mort. »

La scène devient attendrissante.

Un pleur mouille les yeux de Giboyer père. Il est ému jusqu'au fond de l'âme, en voyant cette tendresse généreuse qui lui reste intrépidement acquise, malgré ses biographies.

O sublimité de l'amour filial ! qui aurait pu croire que tu descendais à ces profondeurs?

LXXII

Tout cela est fort bien.

Mais le député persiste. Il ira planter ses choux plutôt que d'introduire dans sa famille cet ogre de biographe.

« — Je vous déclare, dit-il à Maximilien, que je suis au bout de mes concessions. Choisissez entre votre père, puisque père il y a... et ma fille.

MAXIMILIEN.

» Mais, monsieur, je n'ai pas même le droit de délibérer.

MARÉCHAL avec humeur.

» N'en parlons plus. Allez en Amérique,

et grand bien vous fasse! Vous n'aimez pas ma fille, voilà tout!

MAXIMILIEN tombant dans le fauteuil du milieu avec un sanglot.

» Je ne l'aime pas!

MARÉCHAL de la porte.

» Viens, Fernande. [1] »

Mais au lieu d'obtempérer à cette invitation, mademoiselle Fernande s'approche du fauteuil où Maximilien vient de tomber assis, prend résolument à deux mains la tête du jeune homme et lui dépose sur le front un baiser très-chaleureux.

Oui, lecteur!

Cette jeune personne, aussi franche que décidée, trouve ce petit moyen excentrique d'en finir une bonne fois avec les biographies et les scrupules.

(1) Acte V, page 154.

Maréchal comprend que Giboyer fils est maître de la situation, et qu'il ne reste plus qu'à installer Giboyer père au logis dans une confortable robe de chambre, — ce que mademoiselle Fernande s'empresse de faire, en disant au biographe :

» — Je serai heureuse, Monsieur, que vous m'appeliez votre fille! »

— Bah! c'est lui? murmure le député au corps législatif.

Et, prenant à l'heure même son parti en brave, il ajoute philosophiquement :

— Allons, soit! j'aurai deux secrétaires au lieu d'un.

Là-dessus Provost et ses illustres camarades cueillent une dernière moisson de bravos; puis ils font signe au machiniste de baisser la toile : leur farce est jouée.

LXXIII

Avant de poursuivre les appréciations et la critique, deux mots, je vous prie, monsieur l'académicien.

Je ne vous retiendrai sur la question qui m'est personnelle que le laps de temps nécessaire pour vous convaincre d'un brin de mauvaise foi.

Nous ne sommes pas des inconnus l'un pour l'autre.

Depuis 1845, je vous ai rencontré souvent dans les bureaux de la Comédie-Française, qui était alors ma maison comme elle est aujourd'hui la vôtre. L'année précédente,

MM. les sociétaires vous avaient refusé *la Ciguë;* mais, en revanche, ils avaient accordé à un drame de votre serviteur, *Madame de Tencin,* le nombre de boules favorables qui autorise dans la maison de Molière la mise à l'étude des œuvres théâtrales.

Je ne dis pas cela pour donner la preuve de l'infaillibilité de leurs décisions et de la pureté de leur goût; je le dis pour rappeler vos souvenirs.

Donc, nous sommes de vieilles connaissances.

Au début de cette malheureuse campagne biographique, à laquelle je dois aujourd'hui dans votre pièce une désignation particulièrement blessante, vous avez eu pour moi plus d'un sourire aimable et plus d'une poignée de main cordiale. Je ne trouvais pas alors votre bagage littéraire assez complet pour vous classer dans ma collection. Serait-ce la

source de votre rancune? Est-ce le mot de l'énigme? est-ce la cause de vos attaques? Je n'ose le supposer.

Toujours est-il que je suis désigné dans votre comédie aussi clairement qu'un homme peut l'être.

Vous avez poussé la précaution jusqu'à donner mon masque à l'acteur et jusqu'à lui faire copier mes allures. Je refusais de croire à cette particularité; mais les renseignements qu'on m'apportait là-dessus étaient si précis, que j'ai voulu en avoir le cœur net.

J'ai donc loué une stalle pour la modeste somme de *huit francs,* ainsi que le registre de location peut vous le certifier, et j'ai lorgné Got avec une attention scrupuleuse.

Sauf une légère nuance de charge, la copie est fidèle. Je suis content du portrait.

Ma barbe grise est surtout un chef-d'œuvre de ressemblance. Comme ces comédiens excellent dans le talent de se grimer, — les gaillards!

Au total, c'est bien moi.

Voilà de pied en cap le personnage qui a fait *une série de biographies contemporaines* **TROP ÉPICÉES**, qui écrivait à *l'emporte-pièce*, osant braver dans sa folle publication *duels, procès, amendes et tout le tremblement!* C'est bien l'IMBÉCILE qui avait *pris au sérieux son rôle de grand justicier*, et qui se créa tant de *puissantes inimitiés* par son PETIT SACERDOCE.

Tout cela est limpide au possible.

J'hésiterais à me reconnaître par excès d'amour-propre, que vous y mettriez bon ordre. Ces détails nettement accentués ne peuvent en toute évidence concerner absolument que moi, car mes successeurs dans le genre ont

cueilli sur l'arbre biographique autre chose que des procès et des condamnations.

Ceux-là ne sont pas des IMBÉCILES, — je m'en vante!

LXXIV

En résumé, vous avez parfaitement raison de décrier et de vilipender le biographe. Beaucoup de vos amis, qui ont eu à se plaindre de ce monsieur, vous sauront gré de le mettre ainsi en scène, et vous remercieront des ruades intrépides que vous lui lancez du fond d'une coulisse.

On l'a déjà bien abîmé, ce pauvre diable; il est couvert de blessures, qu'importe?

Ruez toujours!

Vous avez le sabot ferré et solidement garni de clous d'or.

Il y a une chose incontestable, voyez-vous, illustre académicien, c'est que la vérité, quel que soit l'assaisonnement qu'on lui donne, avec ou sans épices, est un mets indigeste. Certains estomacs, surtout les estomacs de cour, — le vôtre est du nombre, — ne la supportent pas. Qu'on en finisse une bonne fois avec cette cuisine de l'histoire vivante. Elle empêche les consciences pures de dormir.

Ah! de la biographie élogieuse, à la bonne heure!

Des compliments, des flagorneries, des notices en forme de cassolette, où l'on brûle de la myrrhe et des parfums sous le nez

du héros qu'on doit peindre, voilà qui est bien.

Mais le biographe agressif, mais l'insolent qui se permet d'arracher les masques, dans un siècle où il y a tant de gens masqués; mais celui qui signale les faux apôtres, les pirates littéraires, les ambitieux, les hommes de désordre, démagogues ou autres, tombez dessus, morbleu!

Haro sur ses œuvres!

Changez tout exprès pour lui le mot *pamphlétaire* en injure, dussiez-vous du même soufflet égratigner la joue de vos glorieux amis, Paul-Louis Courrier et Timon!

Rien de plus juste et je vous approuve.

On doit montrer à ceux qui s'engagent dans cette voie maudite qu'il est infiniment plus honorable et moins dangereux d'écrire des romans comme Pigault-Lebrun et des comédies comme son petit-fils.

LXXV

Donc, voilà qui est dit : vous avez eu raison de me mettre en scène, vous avez eu raison de m'appeler pamphlétaire. Cela fait plaisir à M. Jules Janin et à quelques autres.

Dieu merci, ce n'est point ce que je vous reproche.

Je ne vous en veux pas non plus d'avoir insinué que *je vendais ma plume* et que je la mettais alternativement, comme ce maroufle de Giboyer, au service du blanc et du rouge : c'est une accusation si invraisemblable, eu égard à mon caractère bien connu, que je

n'ai aucun mérite à ne pas vous garder rancune.

Mais ce que je vous pardonne difficilement, tout catholique et tout clérical que je puisse être, c'est d'avoir dit que j'étais démocrate.

Halte-là, monsieur!

Je vous prends au collet, nous allons compter ensemble. Une pareille assertion dépasse toutes les limites de l'imposture et de l'outrage.

Démocrate, moi?

Pour qui me prenez-vous, et sous l'influence de quel vertige osez-vous me couvrir de votre manteau? Je vous trouve plaisant, sur l'honneur!

Est-ce que nous avons jamais gardé les républicains ensemble? Je dis les républicains, tels qu'ils s'offrent à mes yeux par le temps qui court, les républicains impies,

blasphémateurs, abreuvant l'Eglise de fiel et d'amertume.

Donnez-moi la république chrétienne, la fraternité du Christ, je l'accepte.

Mais la vôtre? mais cet amas d'ignominies, d'extravagances et de mensonges? mais cette insulte perpétuelle à tout ce que j'aime et à tout ce que je vénère? mais cette pourriture du sophisme? mais cette avalanche de l'absurde? mais ce scandale de la déraison humaine? tout cela est à vous, je n'y réclame rien.

Cette religion de Satan, ce n'est pas la mienne, c'est la vôtre.

LXXVI

Démocrate!

Il y a de quoi me faire sortir des gonds, et, — comme on dit vulgairement, — vous ne porterez pas celle-là en paradis, monsieur l'académicien, pour plusieurs motifs.

Le premier, c'est que vous n'irez pas...

A moins que le repentir ne touche votre âme, et que vous ne rétractiez cet énorme mensonge, le jour où vous ferez amende honorable au catholicisme et à la question romaine.

Ce jour est plus près qu'on ne pense.

La cause que vous attaquez si violemment

n'a qu'à triompher aujourd'hui, demain vous serez pour elle.

Vous appartenez à cette classe d'hommes courageux qui ne frappent que les gens à terre. Si l'ennemi se retrouve debout à l'improviste, ils se prosternent et lui baisent les mains.

LXXVII

Revenons au *Fils de Giboyer*.

La pièce, comme on a pu le voir, est bâtie sur un fond vulgaire, avec des matériaux de la plus incontestable banalité.

Je n'y vois qu'une situation neuve et parfaitement indigne d'éloge, celle du baiser de mademoiselle Fernande : moyen de conclure un mariage, emprunté sans doute aux romans

du grand-père, mais que les familles honnêtes trouveront un peu risqué.

Beaucoup de mères prudentes, même parmi celles qui ne sont pas cléricales, y regarderont à deux fois avant de conduire leur fille à la Comédie-Française pour y recevoir cette leçon de pudeur.

Donc, la pièce est médiocre, premier point qu'il s'agissait de démontrer.

Quelques Béotiens la trouvent spirituelle.

Ils ont tort.

Laisser le public dans une semblable persuasion, sans le détromper et sans le contraindre à ouvrir les yeux serait un crime de lèse-critique envers les auteurs dont le dialogue est sérieusement doué de verve étincelante et d'atticisme.

Je connais telle pièce de Duvert ou d'Alexandre Dumas fils, dont une seule et unique scène contient plus d'esprit véritable que

n'en renferment les cinq actes de M. Emile Augier.

La verve de ce respectable académicien, si verve il y a, est grivoise et brutale.

Otez-lui le jeu de mot commun, le double sens à l'usage des voyageurs de commerce et des calicots de la rue aux Ours, la plaisanterie cynique, l'image grossière et indécente, le reste n'est pas digne d'être ramassé par le dernier vaudevilliste de feu Lazari ou par le plus humble fournisseur du théâtre Déjazet.

Quelques exemples à l'appui de ce que j'affirme.

« — Ma foi, dit la baronne à d'Auberive, vous *dédommagez* tant M. Maréchal...

» — Que j'ai l'air de l'avoir *endommagé?* » (1) répond le marquis.

(1) Acte I, page 11.

C'est un des mots les plus remarquables. Jugez des autres.

Lorsque la charmante Pfeffers (M. Emile Augier seul a décidément l'avantage de pouvoir articuler ce nom) daigne promettre son appui dans le comité pour obtenir au maître de forges le fameux discours qu'on lui reprend plus tard, elle ajoute avec un petit sourire de coquinerie :

« — Vous faites de moi *tout ce que vous voulez.* »

Et d'Auberive de répondre sur un ton scélérat, que ne désavouerait point Faublas septuagénaire :

« — Ah ! baronne, comme je *vous prendrais au mot,* si j'avais seulement soixante ans ! » (1)

Trouvez-vous rien de plus pur et de plus

(1) Acte I, page 14.

admirablement spirituel? La pièce est semée d'une foule de saillies délicates de ce genre, qui amusent beaucoup ce chaste parterre. Ainsi, lorsque d'Auberive, deux scènes plus loin, dit en parlant de Maréchal : « — Cet homme-là ne saura jamais *tout ce que j'ai fait pour lui!* » (1) la claque n'a pas assez de battoirs pour applaudir ce trait merveilleux et plein de décence.

« — Ah! vous ne trouvez pas Fernande *bien faite?* dit le marquis à d'Outreville : *faites-en donc autant!* » (2)

Je dois l'avouer, il y a ici un véritable délire et l'admiration de la salle devient frénétique.

A la fin de la pièce, lorsque d'Auberive, ne sachant plus que faire de son adoption, la

(1) Acte I, page 29.
(2) Acte II, page 62.

propose à Maximilien, celui-ci refuse, et Fernande l'approuve.

— Eh bien, dit le vieux lovelace, *j'adopterai mon petit-fils!*

C'est toujours la même ignoble plaisanterie, retournée, ressassée, retapée par l'auteur. M. Emile Augier tire son esprit au même tonneau et le présente vingt fois de suite dans le même verre.

N'importe, on boit et on applaudit.

L'enthousiasme ira probablement un jour ou l'autre jusqu'à briser les banquettes. Il faut bien que la Comédie-Française paye sa gloire.

LXXVIII

Donc, voilà l'esprit de l'illustre académicien.

Quand il sort de la gravelure, il n'a plus que des effets analogues à ceux qui vont suivre.

« — Il faut croire, dit Giboyer, que mon père, prévoyant les intempéries de mon existence, *m'a bâti à chaux et à sable.* »

Pour exprimer son anxiété paternelle, le même personnage ajoute plus loin qu'avant de mettre son fils au collége il a eu plus d'un *colloque avec son traversin;* mais qu'il n'a reculé devant aucun sacrifice, parce qu'il

voulait donner à ce jeune homme une *éducation sterling.* (1)

Tout cela, convenez-en, touche aux dernières limites de la pureté du goût.

Voulez-vous encore d'autres exemples? Le marquis dit à ce malheureux donneur d'eau bénite : « — Vous *allez à l'autel* comme *un chien qu'on fouette!* » (2) (L'autel et le chien se marient on ne peut plus agréablement dans la métaphore.) Il dit à Maréchal qui tremble à la pensée de parler en public : « — Affaire d'habitude! La meilleure façon d'apprendre à nager c'est de se jeter à l'eau. *Nous vous attacherons des vessies sous les bras.* » (3)

Et la salle de rire, et de rire encore.

On s'émerveille de ces mots délicieux; on

(1) Acte I, pages 30, 32 et 33.
(2) Acte II, page 62.
(3) Acte I, page 28.

est ébloui du feu d'artifice tiré par l'auteur avec des vessies, des chiens et des autels.

Cette admiration est consolante pour ceux qui prennent à tâche d'étudier l'esprit national au dix-neuvième siècle.

LXXIX

Lisez la comédie tout entière. Si vous trouvez d'autres perles dans l'écrin, elles seront de la même eau; vous les sortirez de la même coquille. (1)

Vraiment, c'est une chose pitoyable et

(1) Sans parler d'un nouvel emprunt qu'on me signale. Il paraît qu'un proverbe de M. Leclerc a fourni le type de Sainte-Agathe et toutes les nuances qui lui sont communes avec celui du comte d'Outreville.

scandaleuse de voir un théâtre obtenir un succès de recettes avec les cinq actes saugrenus dont je viens de donner l'analyse.

« M. Emile Augier, dit la *Revue des Deux-Mondes,* a voulu faire une comédie politique, ou, si l'on aime mieux, sociale. Quelque nom qu'on y mette, cela consiste à porter sur la scène des questions contemporaines toutes chaudes, à y grouper et à y promener les hommes du jour, les intérêts, les passions, au moment de leur effervescence au dehors. Personne qui n'ait vu derrière la toile transparente du théâtre le corps législatif, personne qui n'ait appliqué des noms connus à des personnages montrés ou désignés, personne qui sous le débat fictif n'ait reconnu la question romaine. Tous les anciens partis figurent là sous les types d'intrigants, d'hypocrites ou d'imbéciles, qu'il a plu à M. Augier de leur attribuer.

» Il manque à l'œuvre et à l'action de M. Augier la justice, la courtoisie des armes, le respect des vaincus.

Qui défend-on ici? qui attaque-t-on? Est-ce que les représailles sont permises? La belle chose de battre les désarmés, de courir à la rescousse des forts et d'aller entre leurs jambes barbouiller le visage des gens terrassés! » (1)

Donc, l'opinion est unanime : l'auteur a sur la conscience un fait en dehors de toute générosité.

J'emploie les formules polies.

Quant à MM. les sociétaires, ils ont manqué aux habitudes chevaleresques de la maison dont ils ont l'honneur d'être aujourd'hui les hôtes.

Ils ont oublié d'ouvrir l'histoire du théâtre

(1) 15 décembre 1862.

Français et d'interroger l'ombre de leurs devanciers.

Cependant les exemples sont encore là tout près d'eux.

En 1784, Beaumarchais attaque la noblesse, mais la noblesse puissante, la noblesse debout, la noblesse qui pouvait assurément prendre une revanche terrible, car elle occupait toutes les hauteurs et se trouvait en position d'écraser de sa rancune et celui qui signait la pièce et les comédiens qui en acceptaient les rôles.

Les comédiens ne reculèrent pas.

Ils montèrent bravement à l'assaut pour donner des coups de lance à la caste du privilége.

Neuf ans plus tard, au moment où sur la place de la Révolution se dressait l'échafaud de Louis XVI, un homme héroïque, — un Français celui-là ! — vint leur lire une pièce

qui avait pour titre l'*Ami des lois*. Non-seulement il osait prendre la défense du monarque menacé, mais il attaquait les bourreaux, ceux qui tenaient la hache, Marat, Robespierre et Danton.

Cette comédie fut reçue et jouée en pleine Terreur. (1)

A présent, messieurs les sociétaires actuels, comprenez-vous la véritable pièce politique? Comprenez-vous le vrai courage?

Êtes-vous bien sûrs d'avoir suivi les traditions? Pensez-vous que la postérité vous tressera des couronnes?

Fi, Messieurs, fi donc!

Sur vos cartons déshonorés, et en tête de l'œuvre sans vergogne dont vous vous êtes faits les échos, on écrira ce quatrain ven-

(1) Elle était de M. Louis Laya, père de Léon Laya qui, dans ces derniers temps, a donné le *Duc Job*.

geur, qui, pour votre châtiment, a déjà couru Paris et la province :

Le Fils de Giboyer, qui tance
Si vertement les gens vaincus
Et qui frappe sur les battus
Est un Giboyer de potence !

LXXX

M. Joseph de Rainneville, ancien zouave pontifical, dans une brochure publiée quelques jours après la première représentation, disait à M. Emile Augier :

« Avons-nous la liberté du théâtre pour vous répondre devant la foule? Avons-nous les premiers acteurs du monde pour charger

vos types? Si le cœur vous en disait, que ne descendiez-vous dans la lice? Le prince Napoléon est un patron pour les gens qui pensent comme vous. Il compulse l'histoire et publie des fragments; il emploie l'art oratoire. Puisque vous avez des prétentions politiques et que vous êtes en faveur, faites-vous nommer député, vous trouverez là votre centre naturel. »

C'est un raisonnement très-juste, mais que M. Emile Augier n'accepte pas.

A la Chambre, on répond, — ce qui peut être incommode.

Il est infiniment plus simple de se placer derrière un portant de machiniste, comme derrière un bouclier d'honneur, et de lancer l'injure en toute sécurité.

La France est le pays des braves.

LXXXI

En attendant que les membres du corps législatif, hués et conspués en pleine Comédie-Française, apprennent au pays de quel œil ils envisagent ce procédé discourtois, les académiciens commencent à s'émouvoir, et, dans une épître intitulée *la Chasse aux vaincus*, l'un d'eux, M. Victor de Laprade, homme de cœur et poète illustre, dit en très-beaux vers à M. Emile Augier ce qu'il pense de sa manière de combattre.

Assez de fade encens, fermez les cassolettes!
Commandez à Vulcain des armures complètes,
Muses! Le temps est bon pour gagner des écus,
En jouant du couteau sur les partis vaincus!

Voilà une manière de débuter qui promet.

Je suis heureux d'offrir à mes lecteurs quelques-uns des morceaux les plus délicats de cette poésie contemporaine, toute chaude d'actualité.

S'ils veulent bien le permettre, j'y ajouterai comme assaisonnement quelques petits commentaires.

En prose, bien entendu.

D'abord il est certain que la vaillante campagne de M. Emile Augier contre le parti catholique est d'un joli rapport, et je viens d'apprendre que le sac d'écus de la Muse comique se gonfle chaque soir.

Ce n'est pas le moment de laisser du repos à ceux qu'elle attaque.

Sus aux blessés ! Qu'on frappe et d'estoc et de taille.
Faites-nous respirer, sur le champ de bataille,
La douce odeur qu'exhale, au nez des gens de bien,
Le corps d'un ennemi... surtout d'un citoyen !
« Ces morts-là sentent bons, » disait jadis à Rome
Un de vos souteneurs, fort gras et fort bel homme.

Sans parler de ce souteneur bellâtre et dodu, que d'ennemis de l'Eglise et des gens de bien, douillettement assis dans le fauteuil rembourré d'une loge d'avant-scène, applaudissent à cette chasse aux victimes et trouvent que M. Emile Augier est un auteur plein d'héroïsme!

Ils sont trop habiles pour nier son esprit. Ce serait se calomnier eux-mêmes. La voix la plus inique et la plus discordante aime son écho.

> En chasse, en guerre, et sus à ces vieux entêtés!
> Mettez flamberge au vent, on nous tient garrottés;
> Et si l'acier vous manque, ô filles de Voltaire!
> Egratignez au moins les gens qui sont à terre.

Là, que vous disais-je?

Tout le monde s'accorde sur ce point. Notre belliqueux académicien écrase un en-

nemi sans arme et sonne les fanfares du triomphe.

Mais j'allais oublier les chouans des salons!
C'est le cas de monter sur vos grands étalons.
Chasse à courre! et poussez contre ces boudeurs fauves!
Forcez-les bravement jusqu'au fond des alcôves.
Figurez-vous des gens affreux, hideux, sournois,
Ayant voiture, hôtel, château, vignes et bois,
Payant de bons impôts et montant bien leur garde,
Aimant beaucoup leurs fils qui portent la cocarde,
Et qui vont pour la France et le gouvernement,
Au Mexique, au Japon, mourir — tout bonnement;
Des gens qui tous les soirs, à la faveur des lustres,
Reçoivent leurs voisins, des obscurs, des illustres,
Qui font traîtreusement circuler des plateaux
Chargés de lait d'amande et de petits gâteaux,
Et qui, les pieds au feu, la porte étant bien close,
Osent dans leur maison parler de quelque chose,
Rire et penser tout haut devant quelques amis
Absorbés par le whist et peut-être endormis;
Qui lisent un journal, — averti, je l'avoue, —
Au nez des gros budgets font quelquefois la moue,
Et sont assez hardis, quand ils ont pris le thé,
Pour prononcer tout bas le mot de liberté.

Ah! chouans maudits!

Mais ce qu'il y a de plus abominable, c'est

qu'ils sont cléricaux. Ils en conviennent, ils le crient sur les toits ; ils osent réclamer....

> . . . . , — ce qui vous scandalise, —
> La liberté pour tous, même un peu pour l'Eglise.

Oui vraiment, ils ont cette audace.

L'Eglise, une institution qu'ils déclarent de source divine, et qui le prouve, à les en croire, par un certificat dix-neuf fois séculaire, l'Eglise veut être libre et absolument indépendante des hommes.

Que dites-vous de cette plaisanterie ?

Sous prétexte qu'il a reçu son patrimoine de Charlemagne, vieux catholique du temps passé qui devait être aussi quelque peu chouan, le pape s'oppose à ce que Garibaldi le dévalise.

Il pousse même cette opposition jusqu'à l'entêtement.

Quoi ! Garibaldi, ce type incomparable de

l'héroïsme transalpin, cette fine fleur de la démocratie, n'aurait pas le droit de s'emparer de la ville éternelle, parce que Rome appartient au pape ?

Vous perdez l'esprit, cléricaux de malheur !

Apprenez que la liberté n'est pas faite pour vous. Rayez-la de vos espérances, et n'enfourchez pas des chimères. On a seulement le droit de la revendiquer.

Quand du nom de PROGRÈS on se fait un appeau
Et qu'on a DÉMOCRATE écrit sur son chapeau.

LXXXII

M. Victor de Laprade ne reconnaît pas la validité de cet argument. Il dit à M. Emile Augier et à ses protecteurs rubiconds :

Je sais ce qu'en vaut l'aune et le fond de boutique
De ces gens vernissés du mot DÉMOCRATIQUE :
Le même lambeau rouge, un peu raccommodé,
Après la carmagnole a fait l'habit brodé.
Vous voulez du galon, messieurs les bons apôtres!
Vos pères, vos héros, guillotinaient les nôtres;
Paix aux morts! — Vous, leurs fils, en signe de regrets,
Vous jappez contre nous : c'est un petit progrès.
Vous êtes bien leur sang et vous chassez de race,
Courtisans et tribuns!... Venez qu'on vous embrasse
Et qu'on bénisse en vous, au même paradis,
Et l'an quatre-vingt-treize et l'an mil huit cent dix.
De ces temps si divers vous avez les mérites.
L'avenir saura bien où sont les hypocrites.
Molière eût renoncé, s'il vous avait pu voir,
Pour un Tartufe rouge à son Tartufe noir.

Ce qu'il y a de plus curieux, et ce qui me flatte au delà de toute expression, c'est que le poète est entièrement de mon avis sur la volte-face qu'on verrait opérer à nos aimables agresseurs, le jour où la victoire, qui est femme et capricieuse, les planterait là pour aller se réfugier sous les tentes catholiques.

O jeunes pourfendeurs de ces vieux qu'on vous livre,
Les gens que vous tuez pourraient bien vous survivre!
Ils sont vaincus, c'est vrai. — Vous auriez des remords,
Ennemis généreux, de cracher sur les morts. —
Qui sait, Muses! qui sait si tous ces anciens cultes
N'auront pas votre encens, ayant eu vos insultes?
Thalie a plus d'un air encore à fredonner;
Et quand on fut chenille on peut papillonner.
Les destins sont changeants, vous avez des caprices...
Et peut-être, un beau jour, vous mordrez vos nourrices.

Ah! oui, elles peuvent y compter ces pauvres nourrices. Malheureuses femmes! elles allaitent de jolis petits monstres!

LXXXIII

M. Émile Augier n'a pas de chance.

Hier, sa préface a été frappée de ridicule; aujourd'hui sa lettre à M. de Laprade essaye en vain d'être incisive et mordante.

Tous les coups de griffe portent à faux; ils n'effleurent même pas l'épiderme du poète, et *la Chasse aux vaincus* reste intacte, après comme avant la réponse.

Dans cette pièce de vers, que notre cadre restreint ne nous a pas permis de reproduire intégralement, l'auteur de la comédie est traité de *Pégase de cour,* expression qui, avec la métaphore de la *chenille,* excite au plus haut point la rancune de M. Augier.

Il paraît que le poète lui reproche en outre d'escompter la faveur en beaux deniers comptants, et de prendre une part de butin dans ces *gros budjets* auxquels les cléricaux *font la moue*.

« Je vous demande, s'écrie noblement M. Émile Augier, dans quel *budjet*, dans quel *butin* vous avez vu figurer mon nom? Apprenez, si vous l'ignorez, que je vis de ma plume, ne relevant que de mon travail et de ma conscience! »

LXXXIV

Tout beau, trop irascible académicien, tout beau! Ne nous emportons pas.

Je vais vous dire, moi, à quel budjet vous émargez. C'est tout uniment au meilleur, au plus gonflé, au budjet des *autorisations* amicales et bienveillantes que vous obtiennent des amis puissants.

Qu'on vous permette de faire jouer trois ou quatre petites comédies semblables au *Fils de Giboyer*, bien agressives, bien diffamatoires, et vous empochez trois ou quatre cent mille francs sans gêne et sans effort.

A quel autre que vous, s'il vous plaît, accorde-t-on ce genre de faveur?

Cherchez celui de vos confrères sous les pas duquel on aplanisse ainsi les obstacles, et qui ait comme vous l'avantage de pouvoir faire à dame Censure un pied de nez victorieux.

Les définitions du vocabulaire des courtisans sont au moins bizarres, si *vivre de son travail* signifie ce que je vous explique ci-dessus.

LXXXV

Partant de là, et chevauchant sur un autre paradoxe plus amusant encore, le collègue de M. de Laprade ajoute :

« Je n'ai donc rien de commun avec ce que vous appelez les *Pégases de cour*, et je me sens fort à mon aise pour vous dire que je vous trouve bien dur envers ces pauvres animaux. Il y a quelque chose de pire que de lécher la main qui vous nourrit, c'est de la mordre ; et c'est ce que vous avez fait, Monsieur, ne l'oubliez pas. Vous vous délivrez en assez mauvais style un certificat d'héroïsme ; vous vous mirez dans votre destitution comme

dans une démission. Mais, *que votre muse ici daigne me le permettre*, il y a une légère différence, et la voici : c'est qu'on vous verrait encore émarger à ce gros budjet, au nez duquel vous faites aujourd'hui une moue magnanime, si le gouvernement que vous attaquiez d'une main en recevant son argent de l'autre, n'avait arrêté votre *petit commerce*. »

LXXXVI

L'auteur du *Fils de Giboyer* se redresse tout rayonnant. Il se frotte les mains et croit son homme écrasé.

Voilà pourtant à quoi nous expose, ici-bas, l'habitude des triomphes faciles.

M. Émile Augier, consultant toujours les étranges définitions de son vocabulaire, s'imagine que le budjet, — non pas celui dont nous parlions tout à l'heure, — mais le budjet national, celui qui se compose de la bourse des contribuables, est la propriété, la chose, le meuble du gouvernement.

Il croit, dans sa naïveté, qu'un professeur

désigné par l'estime publique au choix du pouvoir, comme M. de Laprade, qui tenait à la Faculté des lettres de Lyon la chaire de littérature française, et dans la nécessité absolue de brider son indépendance, parce que le gouvernement, au nom du pays et avec l'argent du pays, rétribue ses fonctions.

M. Émile Augier croit cela, et, chose plus surprenante, il l'imprime.

Eh! mon Dieu! tous les gouvernements du monde, je le sais bien, regardent les coffres du budget comme leur cassette personnelle. C'est connu. Vous n'apprenez pas à la France une vérité neuve.

Ils sont de simples caissiers, et ils agissent en banquiers propriétaires.

Mais est-ce à dire qu'un homme soit un ingrat, lorsqu'il ne se prosterne pas devant leurs exigences? Est-ce à dire que le jour où on le destitue, soit pour n'avoir pas fait assez

de courbettes, soit pour avoir eu l'énergie de sa conviction, est-ce à dire que ce jour-là lui apporte l'opprobre et le déshonneur ?

Pour un démocrate, vous professez d'étranges principes, Monsieur.

Sapristi! comme dirait Maréchal, si vous êtes en logique de cette force-là, prenez au moins un secrétaire qui raisonne pour vous!

LXXXVII

La lettre de M. Émile Augier tout entière est farcie d'arguments aussi baroques et aussi inacceptables.

Il annonce au public ébahi que la lyre de M. de Laprade, avant d'être une lyre cléricale, était une lyre panthéiste, — assertion complétement dénuée de preuves, — mais j'admets qu'elle soit véridique.

Je veux même croire que cette lyre infortunée frisait le rationalisme et n'était qu'à deux pas de l'athéisme.

Après ?

M. Émile Augier se figure-t-il, par hasard,

qu'il vient d'assener un nouveau et terrible coup de massue à son adversaire?

Quel hercule amusant que ce garçon-là!

Supposons, terrible homme, que vous soyez empêtré dans un amas de fange. Ce n'est pas votre faute. On vous a fait prendre, dès le jeune âge, une mauvaise route, une route ténébreuse; on ne vous a pas indiqué les périls et les obstacles du chemin; vous n'avez pu voir ni les casse-cou, ni les ornières profondes. Bref, vous tombez dans le bourbier, où déjà pataugent une foule de pauvres diables, aussi mal dirigés que vous.

C'est triste, mais enfin vous y êtes jusqu'aux yeux. L'ordure devient votre élément.

Dans cette position fâcheuse, une lumière se montre, lumière providentielle qui vous permet d'envisager votre état. Vous frémissez de vos souillures. On vous retire du bourbier; on vous enseigne une nouvelle route, un

chemin propre, cette fois, où le flambeau protecteur vous éclaire, et vous entrez dans une salle de bain, d'où vous sortez pur et sans tache.

Or, vos camarades, vos anciens amis des ténèbres, ceux qui sont restés dans la fange, vous aperçoivent et vous reprochent sérieusement, — mais très-sérieusement! — d'en être sorti.

Plusieurs vont jusqu'à vous en faire un crime, et d'autres ne sont pas éloignés de vous traiter d'apostat.

Comment trouvez-vous l'argumentation de ces messieurs embourbés?

Absurde, allez-vous me répondre. Et pourtant c'est la vôtre en ce qui concerne le panthéisme de M. de Laprade.

Vous n'êtes pas fort, mon pauvre académicien, vous n'êtes pas fort!

LXXXIX

M. Augier ne comprend pas, ne s'explique pas qu'on puisse lui adresser un reproche.

« Que vous vous soyez exercé, dit-il au poète, à mettre en vers ce thème déjà usé de votre parti, je ne m'en émeus guère : j'ai sur ma table une pile de journaux remplis des vociférations de ces *prétendus muets*, et elles n'ont pas réussi à donner le change au public. La foule *compacte* qui applaudit tous les soirs ma pièce sait bien que ceux que j'attaque ne sont pas des vaincus. »

Vous entendez?

Les victimes ont l'incompréhensible outre-

cuidance de ne pas être *muettes*. C'est bien à terre qu'on les frappe, et on ose dire qu'elles ne sont pas *vaincues*. Loin de là, M. Augier les trouve pleines de force et de puissance.

Revanche, alors !

Mais revanche comme sait l'offrir un galant homme : armes égales et même part au soleil.

Obtenez-nous de vos protecteurs une de ces autorisations précieuses qui nous fasse échapper au visa de la Censure. Laissez passer notre comédie à nous, laissez-la passer franchement. Qu'elle puisse aussi marcher, la tête haute, et le fouet à la main pour cingler vos faces de démagogues. Donnez-nous vos acteurs, donnez-nous votre public.

Et rira bien qui rira le dernier.

Mais regarder comme une revanche suffisante les plaintes des battus et les reproches de quelques journaux, c'est de l'aplomb.

Le noble et généreux agresseur est fier

d'être applaudi tous les soirs par une foule *compacte*. Cette foule, à l'entendre, trouve son procédé de bon goût. Il n'y a que des bravos et pas un murmure. Du parterre aux amphithéâtres et de l'orchestre aux loges, on proclame M. Émile Augier le plus chevaleresque et le plus loyal des écrivains dramatiques de son époque.

O misère!

Que le petit-fils de Pigault-Lebrun retienne ceci : le jour où l'on permet à un théâtre de flatter les passions mauvaises et les instincts de perversité, ce théâtre est nécessairement encombré de spectateurs. Laissez reproduire à la scène les lubriques escapades de l'*Enfant du carnaval*, on verra tous les libertins en masse assiéger les portes du bureau de location, et ces dignes sociétaires auront la joie d'avoir pendant très-longtemps grosse recette et salle comble.

CX

Il faut cependant en finir avec la lettre à M. de Laprade. En voici le dernier et le plus curieux fragment.

« Je serais bien confus, dit l'illustre signataire, si je m'étais permis d'adresser, — non pas à un de mes collègues de l'Académie, — mais à *l'être collectif* qu'attaque ma pièce la centième partie des injures dont vous m'honorez, sous prétexte que vous êtes un ancien vaincu et que vous ne pouvez pas me répondre. »

La phrase est imprimée en toutes lettres. Je n'ajoute rien, je ne retranche rien.

En trouvant que le poëte lui dit beaucoup plus d'injures qu'il n'en crache lui-même au visage des cléricaux, M. Émile Augier fait voir de la façon la plus claire qu'il conserve son individualité très-nette, très-susceptible, et qu'il ne se range pas au nombre des *êtres collectifs*.

C'est son droit.

Mais c'est aussi le nôtre de penser et d'écrire que, dans un seul acte de sa pièce, il y a plus d'outrages caractérisés et d'attaques sans vergogne que dans toutes les rimes de son collègue. Ajoutons que M. de Laprade riposte et que, dans ce cas, l'offense, — en supposant qu'il y en ait une, — porte avec elle son excuse.

Avant de finir, M. Émile Augier me permettra de lui adresser toutes sortes de com-

pliments pour cette belle expression d'*être collectif*, si bien trouvée, si juste, si rationnelle à tous les points de vue. Je ne crois pas qu'on parvienne jamais plus habilement à fermer la bouche à la critique. Déodat ne peut nier qu'il soit un *être collectif* de premier ordre, — non plus que M. Guizot, — non plus que madame Swetchine, — non plus que moi-même.

Si je me place en aussi honorable compagnie, ce n'est pas à moi, c'est à M. Émile Augier qu'il faut reprocher l'inconvenance.

Il veut absolument que je sois aussi un *être collectif*.

A dire vrai, je me range avec d'autant plus de plaisir à son opinion, que mes habitudes incorrigibles de franchise m'ont exposé plus d'une fois et m'exposeront peut-être encore à des procès de presse.

Maintenant me voilà sauvé !

Si on me cherche noise devant les tribunaux, je dirai tranquillement aux juges :

— Pardon!... je ne suis pas en cause. Assignez l'*être collectif* à comparoir, et frappez-le d'une bonne sentence. Il le mérite bien!

Et si quelque gendarme inintelligent s'obstine et ne me lâche pas, je n'aurai qu'un simple mot à lui glisser à l'oreille. Aussitôt il m'adressera des excuses, empoignera l'*être collectif* et le plongera au fond des cachots.

Que les fers lui soient légers !

XCI

Il est temps de conclure.

Les cinq actes joués par les comédiens ordinaires sont une insulte à la France.

Dieu merci, elle n'a pas renoncé jusqu'à ce jour, et elle ne renoncera jamais au plus beau de ses titres, celui de Fille aînée de l'Église.

Que les populations malsaines et dépravées qui encombrent la capitale vous accordent des applaudissements, monsieur l'académicien, c'est tout simple. Mais attendez, je vous prie, que nos provinces vous jugent! Il y a là trente et quelques millions de catholiques, auxquels vous permettrez, j'espère, de

manifester leur sentiment. Les huées d'Autun, les sifflets de Toulouse et les manifestations peu flatteuses qui ont accueilli la pièce dans un certain nombre de villes doivent déjà vous donner à réfléchir.

C'est la nation presque tout entière, c'est la majorité de vos compatriotes que vous outragez indignement.

On saura vous le prouver.

Molière, en écrivant son *Tartufe*, a flétri le vice qui se pare du manteau religieux ; mais il n'a pas accusé d'hypocrisie tous les chrétiens de son siècle. Il n'a bien évidemment présenté que l'exception ; vous, Monsieur, vous avez l'outrecuidance de donner cette exception comme la règle, et comme la règle absolue. Tous vos catholiques sont de triples coquins ou de triples sots. Pas une scène, pas une phrase qui établisse la moindre réserve en faveur de la piété franche et de la religion sincère.

Donc, vous n'êtes pas un ennemi loyal, et vous nous portez des coups florentins. J'en appelle au jury d'honneur.

XCII

On trouvera peut-être que je donne à l'auteur du *Fils de Giboyer* trop d'importance, et qu'un écrivain de sa valeur ne mérite pas une critique aussi étendue. C'est, comme on a pu le voir l'avis de M. Louis Veuillot; mais j'ai quelques raisons de le contredire.

M. Augier n'est ici qu'un accident.

Il se fait l'écho du mauvais esprit, dont le venin menace de corrompre les sociétés modernes; il nous apporte la peste dans un pan de son manteau.

Guenille ou parure, ce manteau doit être déchiré, brûlé, anéanti dans un intérêt de salubrité publique.

Cet esprit mauvais, dont le petit-fils de Pigault-Lebrun cherche à favoriser l'envahissement, c'est l'esprit révolutionnaire. Comprimé chez nous par une main providentielle, il a réussi à s'infiltrer au cœur d'une nation voisine. Il y règne en despote ; il est là tout près de nous, sur la frontière, guettant l'heure propice, attendant que les douaniers endormis le laissent franchir la ligne et lui permettent de rentrer dans son ancien domaine.

Des intelligences lui sont ouvertes, vous savez bien où.

Voici tantôt cinq ans qu'une presse hypocrite et vénale, affiche pour l'indépendance d'un peuple des sympathies extravagantes, un intérêt menteur, et prêche sournoisement

les doctrines démagogiques, sous prétexte d'éclairer la question italienne.

Elle sait prendre d'habiles détours; elle s'applique le vieux masque du chauvinisme libéral; elle dit 89 et pense 93.

Le catholicisme la gène.

C'est le dernier obstacle, c'est la digue suprême qui empêche l'inondation.

Donc, elle s'efforce de le démolir pièce à pièce, en commençant par le pouvoir temporel. Il y a dans le marteau du vandale une intelligence diabolique. Une pierre enlevée peut entraîner toutes les autres, et l'édifice s'écroule.

Cela ne veut pas dire que l'œuvre du Christ soit périssable. N'en concluez pas que la foi catholique puisse disparaître du monde.

Mais quand l'iniquité des hommes souffle sur le flambeau divin, ce flambeau s'éloigne, et les ténèbres s'étendent sur la contrée mau-

dite. Les passions ignobles, les instincts honteux, l'égoïsme implacable, le culte exclusif de Moloch remplacent les vertus chrétiennes.

Voilà dans quel abîme les révolutionnaires veulent nous plonger.

Ne cherchez pas une autre cause à l'émotion douloureuse des fidèles, à la résistance du saint-siége, à la manifestation héroïque des évêques du monde entier, qui sont venus déposer aux genoux de Pie IX nos vénérations unanimes et le témoignage de notre inaltérable attachement.

Les impies souffletés par nos croyances, les démagogues furibonds, les ambitieux intéressés à la cuisine impure qui se fabrique de l'autre côté des Alpes viennent vous dire qu'il y a là-dessous une révolte et que notre foi cache un drapeau.

C'est la plus odieuse et la plus coupable des impostures.

Des écrivains myopes, des esprits gâtés par une éducation voltairienne accueillent stupidement ces accusations sans preuves et viennent mettre leur plume au service de cette cause de l'impiété et du mensonge. Ils se rendent complices des démagogues pour tromper les masses, pour couvrir de ridicule les plus nobles caractères, les esprits les plus délicats, les cœurs les plus dévoués, les âmes les plus saintes et les plus pures.

Ils commettent, j'ose le dire, un crime de lèse-patrie.

Car la France catholique, c'est la France glorieuse ; c'est la France de nos pères, la France de Charlemagne, de saint Louis et de Napoléon Ier.

FIN.

Paris, librairie. — Humbert, imprimeur à Mirecourt.

